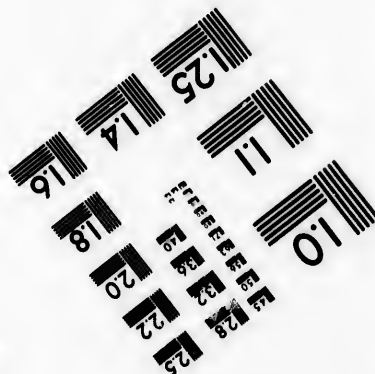
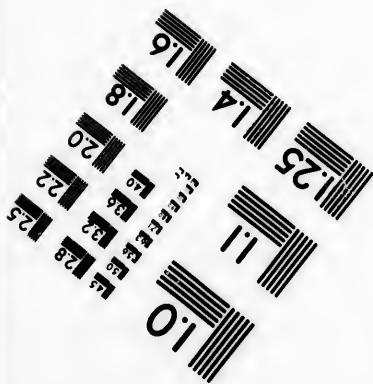
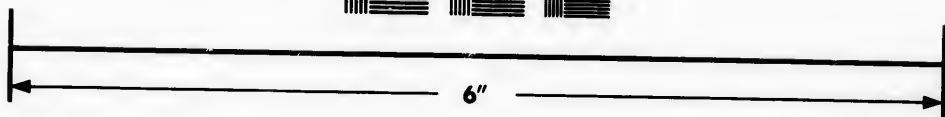
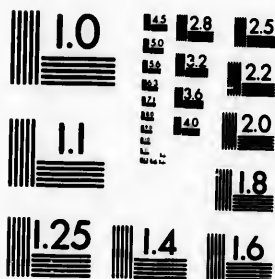


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1982

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

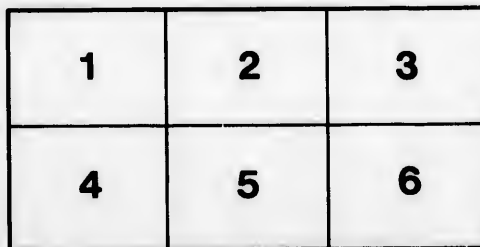
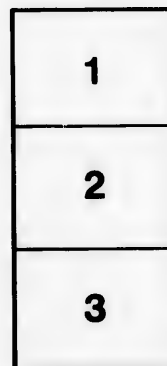
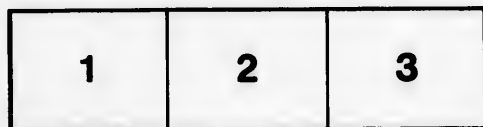
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

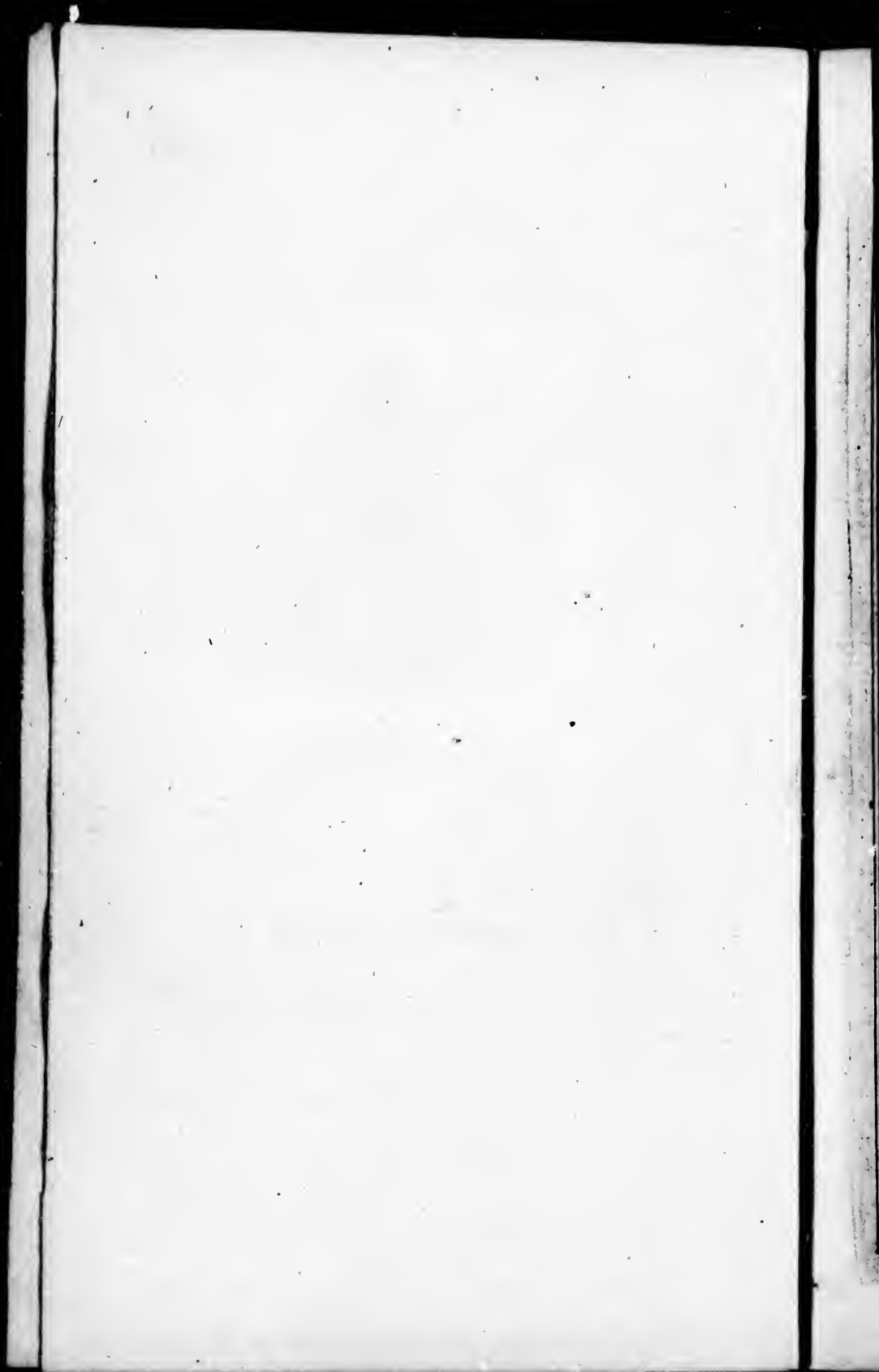
Bibliothèque nationale du Canada


Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





*HISTOIRE
D'EMILIE MONTAGUË.*

*par l'Auteur de
JULIE MANDEVILLE.*

Traduit de l'Anglois.


III^e Partie.

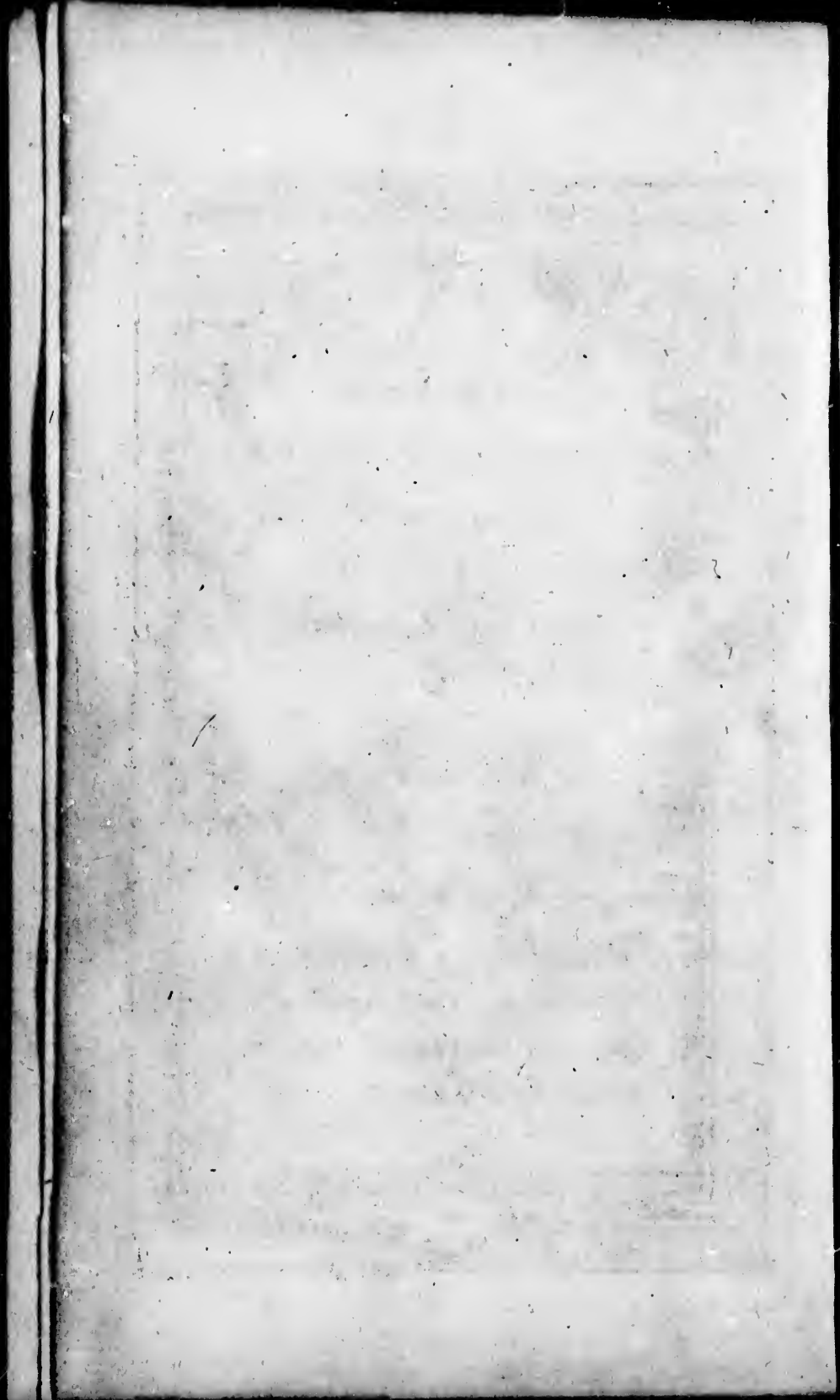


A AMSTERDAM

Chez D. J. CHANGUION,

MDCCLXX.







A SON EXCELLENCE
MONSIEUR
GUY CARLETON.

GOUVERNEUR ET COMMANDANT
EN CHEF DE LA PROVINCE DE
QUEBEC, &c. &c. &c.

MONSIEUR,

Comme la plus grande partie de la
Scene dans cet Ouvrage se passe
en Canada, je ne puis mieux
faire que de le dédier à votre Excel-
lence. C'est un hommage dû à votre pro-
bité, à vos lumieres, à vos soins, qui
tendent uniquement à procurer le bon-
heur de la Colonie, à y faire regner cet-
te tranquillité d'ame sans laquelle ni l'en-
tendement ni l'imagination ne sauroient
déployer leurs forces.

Si je voulois détailler tout ce qu'a fait
Votre Excellence pour repandre dans cette



*Province, si heureuse sous vos ordres,
l'esprit d'attachement & de fidelité envers
notre gracieux Souverain, celui d'obéis-
sance aux loix, & celui d'union qui con-
stitue la force du Gouvernement. Je
risquerois de perdre votre estime en vous
rendant justice.*

*Je ne vous demande donc que la per-
mission de joindre ma voix à celle de
tout le Canada, & de vous assurer de
l'estime & du respect avec lesquels j'ai
l'honneur d'être,*

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE

*La très-humble & très-obeissante
Servante*

Londres le 22.

Mars 1769.

E. BROOKE



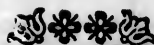


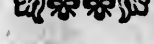
HISTOIRE
D'EMILIE
MONTAGUE.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE CXXV.

Au Colonel RIVERS, à Montréal.

Quebec, le 17 Avril.

 **U**E votre dernière lettre, mon cher
 **Q** Rivers, est différente de toutes cel-
 les que vous m'avez écrites ci-devant!
 Qu'ai-je fait pour mériter de pareils
soupçons? Que votre sexe est injuste envers
le nôtre!

Je ne connois point l'amour, je ne fais point
aimer? Et c'est à moi que vous faites ce repro-
che? Vous qui possédez mon cœur? à moi qui

III. Partie.

A

donnerois ma vie pour vous rendre heureux ? Pouvez-vous douter un moment de la tendresse d'Emilie ? Ses yeux, son air, ses soupirs, ses indiscretions, n'ont-ils pas trahi mille fois le secret de son cœur, long-temps avant qu'elle connût les sentimens du vôtre.

Si je ne pensois qu'à moi, je pourrois vivre avec vous dans un désert : tous les climats, tous les états me plaisent également avec vous ; sans vous, rien au monde ne peut me toucher.

Que je voie seulement ces yeux où l'amour le plus tendre est peint, que j'entende cette voix enchanteresse dont le doux son va jusqu'à mon ame, je suis insensible à tout le reste, j'ignore ce qui se passe autour de moi ; tout ce qui n'a point de rapport à Rivers, passe comme un songe du matin, dont le réveil efface jusqu'au souvenir. Mon amour pour vous remplit toute mon ame, & n'y souffre point d'autre pensée, ni d'autre sentiment. Rang, fortune, patrie, parens, amis, tout cede à Rivers. J'oublie tout pour penser à lui seul.

C'est par amour pour vous que je vous presse encore une fois de retourner en Angleterre, résolue de vous suivre d'un pôle à l'autre. Oui, Rivers, je vous suivrai, je vous jure par mon amour, que jamais je ne donnerai ma main à

un autre qu'à vous : je vous verrai toujours, j'entretiendrai toujours cette tendre inclination qui nous unit. Peut-être la fortune nous y fera-t-elle plus favorable que nous ne l'espérons : peut-être le sort nous unira-t-il plus étroitement ensemble, sans que cette union précieuse soit un sujet de chagrin pour la meilleure des meres.

Mais si vous persistez, je sacrifie toute autre considération à votre amour — cher Rivers, je n'ai point d'autre volonté que la vôtre.

Adieu ! vos soupçons me tuent : un mot tendre rendra la vie à

Votre amante.

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CXXVI.

A Miss FERMOR, à Sillieri.

Londres, le 17 Fevrier.

Ma chere Isabelle,

LUCIE, retenue par Lady Anne Melville qui a dîné avec nous aujourd'hui, & ne pouvant pour cette raison avoir la satisfaction de vous écrire, me charge de vous faire ses excu-

ses, & de remplir pour elle ce tendre devoir de l'amitié.

Permettez-moi de vous dire quelque chose en ma faveur, & de vous communiquer les transports de ma joie: daignez les partager, vous qui êtes née pour éprouver tous les sentimens des ames honnêtes.

Je n'aurois jamais cru, ma chere Isabelle, qu'il me fût si doux & si aisé d'être constant en amour. Je vous déclare (entre nous pourtant, car on en riroit) que je n'ai pas senti la moindre inclination pour aucune autre femme, depuis que j'ai donné ma foi à votre aimable amie.

A-présent je vois un cercle de beautés comme un parterre de fleurs. Elle seule m'affecte: elle seule est charmante à mes yeux: il n'y a point d'autre femme pour moi.

Chaque jour, chaque heure, chaque moment lui donne de nouveaux attraits: ma chere Lucie est un tendre mélange de délicatesse, de modestie, de vivacité, d'innocence, de pudeur, de sensibilité; l'heureux assortiment de ces qualités donne mille graces à la plus belle personne qui soit sortie des mains de la nature.

Son sourire enchanteur ne se peut décrire, c'est celui d'un amour naïf & sans artifice. Comment vous peindre ce rayon de plaisir qui ani-

me toutes ses actions, le doux feu qui brille dans ses yeux quand elle me voit paroître, & mille petites attentions délicates, mille petites riens chers à l'amour, que le cœur seul peut apprécier ?

Jamais je n'ai goûté de vrai bonheur que depuis mon mariage ; ma tendresse est une espece d'idolatrie : en vérité ! Temple est devenu l'esclave de cette aimable fille. Que cet esclavage a de douceurs !

Pour preuve de son empire sur moi, elle me fait quitter la plume¹, quoique j'eusse encore mille jolies choses à vous dire : il faut que je les conduise à l'opera, elle & Lady Anne. Elle me prie cependant de vous dire qu'elle vous aime plus que les femmes ne s'aiment ordinairement, au moins les belles femmes qui ne sont pas accusées d'avoir une amitié trop sincere ni trop vive les unes pour les autres.

Adieu ! ma très-chere Isabelle ! Que vos sentimens pour Lucie rejaillissent un peu sur moi !

Votre &c.

JEAN TEMPLE.

LETTRE CXXVII.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Silléri, le 28 Avril.

LE voilà donc, cet homme à bonnes fortunes, ce galant chevalier, la terreur des belles, ce petit perfide craint plusieurs milles à la ronde!

Je ne fais, mon cher Temple, si le sexe a des graces à rendre, ou des reproches à faire à Lucie. Elle délivre les *Misses* d'un séducteur, mais elle enleve un homme charmant aux femmes. Je vous dirai que j'avois des vues sur vous, & que je comptois à mon retour en Angleterre, m'amuser quelques jours; votre conversion déranger mes projets. Je vous aurois fait mon amant par forme de plaifanterie; soyez aujourd'hui mon ami en réalité.

Aimez Lucie, tant qu'il vous plaira, épuisez tous les sentimens de l'amour; vous ne l'aimerez jamais autant qu'elle mérite d'être aimée. Observez, je vous prie, que jamais une femme, surtout une belle femme, n'en a tant dit d'une autre; mais vous savez que je suis au dessus de

mon sexe. Croyez-vous pourtant votre remarque au sujet des belles ; d'une vérité sans réplique ? L'envie ou l'antipathie, comme vous voudrez l'appeller, me semble plutôt devoir être le vice de celles qui, peu avantagées du côté de la beauté, sentent qu'elles n'ont pas l'heureux talent de plaire.

Les belles femmes doivent être plus vaines qu'envieuses ; j'en juge par moi-même qui ne suis que jolie. Je conviens cependant qu'on ne voit que trop souvent des faillies indécentes de cette passion basse entre des beautés rivales.

A parler impartialement, je crois que les meilleurs caractères de femmes, & les plus exempts de tout sentiment d'envie, sont ces petits minois agréables qui, sans pouvoir passer pour des beautés, ont ce *je ne sais quoi*, ces graces indéfinissables, qui plaisent sans la beauté, plus que la beauté ; & qui par conséquent se trouvent plus fêtés, plus idolâtrés qu'ils ne croient le mériter d'après le témoignage de leur miroir, sont toujours contents d'eux-mêmes ; au lieu que la beauté, prétendant à un empire universel, est sans cesse en guerre avec tout ce qui lui dispute ses droits, c'est-à-dire avec la moitié du sexe.

Je suis naturellement bonne ; c'est peut-être parce que je ne suis que jolie, plus agréable que

belle , remplie d'agrémens , d'une infinité de petits *je ne fais quoi*.

A propos, mon cher Temple , ce que dit Mr. de Montesquieu , à ce sujet me plait tant , & m'est resté si fortement imprimé dans la mémoire , que je ne saurois résister à la tentation de le transcrire ici : vous ne pourrez pas dire au moins que je vous écris des lettres où il n'y a rien de bon.

Je vous prie de lire cet article aux *Messes* : je suis sûre qu'elles vous en remercieront. Il y a peut-être une douzaine de femmes dans le monde assez sinceres pour convenir qu'elles ne sont pas belles; je gagerois qu'il n'y en a pas une qui ne se croie quelques agrémens , des graces , un *je ne fais quoi*, préférable à la beauté; mais écoutons Montesquieu.

„ Il y a quelquefois dans les personnes ou
 „ dans les choses un charme invisible , une
 „ grace naturelle qu'on n'a pu définir , & qu'on
 „ a été forcé d'appeller le *je ne fais quoi*.

„ Il me semble que c'est un effet principa-
 „ lement fondé sur la surprise. Nous sommes
 „ touchés de ce qu'une personne nous plait
 „ plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir
 „ nous plaire ; & nous sommes agréablement
 „ surpris de ce qu'elle a su vaincre des défauts
 „ que nos yeux nous montrent & que le cœur

„ ne

„ne croit plus : voilà pourquoi les femmes lai-
 „des ont très-souvent des graces, & qu'il est
 „rare que les belles en aient.

„Car une belle femme fait ordinairement le
 „contraire de ce que nous avons attendu ; el-
 „le parvient à nous paroître moins aimable ;
 „après nous avoir surpris en bien, elle nous
 „surprend en mal : mais l'impression du bien
 „est ancienne, celle du mal nouvelle ; aussi les
 „belles personnes font-elles rarement les gran-
 „des passions, presque toujours réservées à cel-
 „les qui ont des graces, c'est-à-dire des agré-
 „mens que nous n'attendions point, & que
 „nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes
 „parures ont rarement de la grace, & souvent
 „l'habillement des bergeres en a.

„Nous admirons la majesté des draperies de
 „Paul Veronese ; mais nous sommes touchés
 „de la simplicité de Raphaël, & de la pureté
 „du Corregge. Paul Veronese promet beau-
 „coup & paie ce qu'il promet : Raphaël & le
 „Corregge promettent peu & paient beaucoup ;
 „& cela nous plaît davantage.

„Les graces se trouvent plus ordinairement
 „dans l'esprit que dans le visage ; car un beau
 „visage paroît d'abord & ne cache presque
 „rien ; mais l'esprit ne se montre que peu à
 „peu, que quand il veut & autant qu'il veut ;

„ il peut se cacher pour paroître , & donner
 „ cette espece de surprise qui fait les graces.

„ Les graces se trouvent moins dans les
 „ traits du visage que dans les manieres ; car
 „ les manieres naissent à chaque instant & peu-
 „ vent à tous les momens créer des surprises :
 „ en un mot une femme ne peut guere être
 „ belle que d'une façon , mais elle est jolie de
 „ cent mille.”

J'aime extrêmement cette doctrine de Montesquieu , parce qu'elle accorde à chaque femme le talent de plaire , & qu'elle me confirme dans la douce pensée que je suis plus capable d'inspirer une véritable passion , que mille autres plus belles que moi

Homme cruel ! me parler de fleurs ! j'envie à-présent votre climat nébuleux : la terre que vous habitez est émaillée des plus vives couleurs ; & la nôtre est encore une vaste plaine de neige.

Nos élégans manquent de comparaisons : vous avez l'éclat vermeil des roses , la douce blancheur des lis , le parfum de la violette ; nous n'avons que le blanc éblouissant de la neige qui réveille aussi-tôt l'idée d'un froid excessif.

Il n'y a ici que deux saisons : voilà ce qui me fait le plus de peine en Canada ; car l'été y est agréable , l'hyver y a ses plaisirs malgré

ses rigueurs. Mais hélas! vous avez le printemps où tout fourit dans la nature ; & nous, qui passons subitement de l'hiver à l'été, nous ne connoissons pas l'aimable saison des amours.

Une lettre de l'idole de mon cœur. Fitzgerald! il faut que je vous lise, que je vous réponde à l'instant.

Adieu! cher Temple, aimez bien ma Lucie.

ISABELLE FERMOR.

L E T T R E CXXVIII.

Au Capitaine FITZGERALD.

OUI, vous le pouvez, je vous en donne la permission: venez à trois heures: vous n'amusez, quoique souvent vous n'avez pas le sens-commun: n'importe, je vous aime comme cela; & d'ailleurs, mon pere étant à Quebec, je manquerois d'amusement.

Je veux aussi fournir matiere au caquet des filles de la ville: un tête-à-tête avec un Capitaine Irlandois est un sujet qui n'échappera pas à leur sagacité.

Adieu! je vous attends à l'heure précise: une minute plus tard vous ne me trouverez plus.

I s. F.

LETTRE CXXIX.

A Mistres TEMPLE, Pall Mall.

Silleri, le 20 Avril.

A PRÈS la lettre immense que j'écrivis le 18 à votre idole, ma chere, vous pensez bien qu'il ne me reste pas grand' chose à vous dire.

Je suis charmée d'apprendre que vous gouverniez si joliment l'homme le plus difficile à gouverner, si pourtant il y a quelque chose de difficile en ce genre pour une femme adroite : les plus sages & les plus sauvages, les plus graves & les plus étourdis sont également nos esclaves, dès que nous savons faire usage de la politique propre de notre sexe.

J'ai dessein de composer un code de loix pour le gouvernement des maris, & je le ferai traduire dans toutes les langues modernes : ce sera rendre un service important au monde.

Croiriez-vous que je me trouve, à chaque moment, plus folle que je ne me l'imaginois? voici un trait de ma folie. Vous savez que j'aimois extrêmement les eaux de senteur : je me parfumois depuis les pieds jusqu'à la tête. Eh bien, j'avois perdu tout à coup ce goût depuis quel-

ques mois, dans l'idée que Fitzgerald ne pouvoit pas les souffrir. Je découvris hier qu'au contraire il les aimoit autant que moi; & dans l'instant, sans y penser, je courus machinalement à ma chambre, & je répandis dans mon mouchoir tous les flacons que je trouvai sur ma toilette.

Il fait aujourd'hui une chaleur de Juin, quoi que la neige soit encore sur la terre; elle fond cependant, & rend les chemins impraticables. Il n'y a pas moyen d'aller à Quebec: me voilà confinée ici pour huit mortels jours au moins. Adieu ma chere Emilie! je périrai d'ennui. Fitzgerald vient pourtant me voir, au péril de sa vie & de celle de ses chevaux. Je suis si touchée de compassion pour ces pauvres animaux, que je lui ai ordonné, sous peine d'encourir mes disgraces, de rester quelques jours chez lui: je consacrerai ces jours de solitude à l'étude & à la contemplation; je ferai la belle conversation avec mon papa qui est tout aussi attrapé que moi de ne pouvoir sortir; pour employer encore mieux le temps, je lui gagnerai quelques guinées au piquet, avant que l'on vienne troubler notre retraite.

Adieu! je suis paresseuse; mais toujours

Votre fidele

Is. FERMOR.

L E T T R E C X X X .

Au Comte de ***.

Sileri, le 20. Avril.

C'EST un avantage, Milord, dont nous ne saurions trop remercier l'Être suprême, de nous avoir fait naître dans un pays dont la religion & les loix sont telles qu'elles seroient l'objet de nos vœux, si nous étions nés dans une autre contrée.

Notre religion, j'entends le Christianisme en général, porte dans les esprits la conviction de l'excellence de sa morale, & de son but uniquement dirigé au bonheur du genre humain; mais la maniere particuliere dont cette religion est enseignée & professée en Angleterre, respire plus que par-tout ailleurs cet esprit de douceur, cette charité évangélique qui embrasse tous les hommes.

Elle est également éloignée de l'enthousiasme & de la superstition; sa forme extérieure est décente & respectueuse, sans pompe & sans ostentation affectée. Ce qui prouve sa supériorité sur toutes les autres, c'est que chacune de celles-ci lui donne unanimement la seconde pla-

ce, en se réservant la première pour elle-même; & il est incontestable que celui-là mérite le premier rang; que tous les hommes s'accordent à placer au second.

Quant à notre gouvernement, il seroit superflu d'en exalter la bonté: tout l'univers convient que c'est le chef-d'œuvre de la sagesse humaine.

Notre constitution politique a les avantages de toutes les autres, avec aussi peu d'inconvéniens que le permet l'imperfection de la nature humaine: elle réunit la stabilité de la monarchie, & la célérité dans l'exécution qui la caractérise; la sagesse des conseils, & cet heureux partage de la puissance que l'on remarque dans les Etats aristocratiques; la liberté de la démocratie, & une égale distribution des biens, autant que le comporte l'état de la société.

Car, quand je parle d'une égale distribution des biens, je n'entends pas une égalité rigoureuse qui n'exista jamais; mais cette égalité générale & relative qui assure à chacun la possession tranquille & absolue des fruits légitimes de son travail; qui prévient toutes distinctions odieuses, tout orgueil impérieux, en mettant les différentes conditions dans une dépendance mutuelle les unes des autres: qui n'admet entre les citoyens que ces gradations impercep-

tibles & harmoniques qui en font l'accord, comme dans le système musical.

Le prince y est un centre d'union, avantage qui manque à la démocratie : on a beau exalter le gouvernement républicain, il est beau dans la théorie; mais dans la pratique, il est le pire de tous; si pourtant on en excepte le despotisme arbitraire.

On m'appelle pour aller voir de la citadelle le *départ* des glaces, spectacle si nouveau que je ne puis résister à la curiosité de le voir, quoiqu'il y ait du risque à y aller.

Isabelle veut m'accompagner : je crains pour elle, mais le moyen de la refuser?

A mon retour, j'aurai l'honneur de vous écrire une seconde lettre que je remettrai à la même personne qui se charge de porter celle-ci à la Nouvelle York.

J'ai l'honneur d'être, Milord,

De Votre Grandeur,

Le très humble, &c.

G. FERMOR.

L E T T R E C X X X I.

Au Comte de * * *.

Sillery, le 20 Avril,
au soir.

Milord,

J e viens de voir un objet beau & magnifique en lui-même, mais plus charmant encore par l'espoir qu'il nous donne de renouveler bien-tôt notre commerce avec l'Europe.

Avant que je visse se rompre cette masse énorme de glace qui forme ce que l'on appelle ici *le pont*, de Quebec à la pointe de Levi, je ne m'imaginois pas que ce spectacle fût digne d'une attention particulière : je pensois que la glace se fondroit peu-à-peu par la chaleur du soleil & de l'air, & que nous verrions le fleuve s'ouvrir, sans avoir remarqué par quels degrés il délieroit ses eaux que le froid avoit enchainées.

Mais le fleuve, ou la *grande riviere*, ainsi que les sauvages la nomment, conserve sa dignité dans cette occasion comme dans toutes les autres, & montre par là sa supériorité sur tous les ruisseaux que nous honorons du nom de riviere en An-

gleterre. Le sublime est le caractère du nouveau monde. La hauteur prodigieuse des montagnes, la grandeur des lacs & des fleuves, la majesté des rochers couronnés de grands arbres, & de buissons fleuris, les vastes forêts qui couvrent un terrain immense, tout cela porte l'empreinte du grand & du sublime. Un peintre de paysages trouveroit ici de quoi exalter son imagination : la nature lui offriroit des idées qu'il chercheroit en vain dans les points de vue rétrécis de notre Europe.

Le *départ* des glaces dont je veux vous parler a toute la magnificence américaine. La masse énorme qui couvre le bassin, devant la ville, & qu'on nomme *le pont*, n'a pas moins de cinq pieds d'épaisseur, ni moins d'une lieue de longueur sur un peu plus d'un mille de largeur d'un bord à l'autre : elle résiste long-temps au choc du flux rapide qui s'efforce de la briser sur les bords.

Cet événement extraordinaire, s'il est permis de lui donner ce nom, est préparé de loin par des circonstances remarquables ; plus d'un mois auparavant la chaleur du jour semble rendre la fonte des glaces plus prochaine, & chaque nuit le froid la rétarde. A peine les plus courageux des hommes osent risquer leurs traîneaux sur l'élément perfide lorsque le soleil commence à

prendre de la force ; & après une gelée un peu vive les femmes les plus timides y forment des parties de divertissement , dont le retour n'est pas toujours exempt d'allarmes , si le temps paroît se radoucir.

Pendant la dernière quinzaine , le danger est imminent ; & les craintes plus sérieuses. L'œil peut voir , même à une certaine distance , que la glace diminue d'épaisseur & se détache des bords : cependant il y a des téméraires que le péril n'intimide point : ils continuent à traverser le fleuve jusqu'à ce qu'un ou plusieurs accidens les rendent plus sages.

Alors le pont n'est plus un théâtre où passent & repassent sans cesse mille traîneaux , par jeu , par plaisir , ou pour affaire : chacun reste sur le rivage , les yeux fixés sur cette masse de glace , attendant le moment où elle se rompra , pour laisser un libre accès aux vaisseaux que l'on attend d'un monde dont on a été comme banni depuis si long-temps.

L'heure étant venue , un concours prodigieux de monde des deux sexes & de tous les rangs , attendoit avec impatience le moment propice : nous étions à l'extrémité du Cap du Diamant , d'où nous découvrions plusieurs lieues au dessus & au dessous de la ville. Le fleuve étoit ouvert au dessus du Cap & au dessous de

la pointe de Levi. Le torrent s'étoit fait un passage, par sa rapidité, au dessous du vaste pont transparent qui restoit immobile.

Nous étions d'une impatience extrême: le flux arrive avec une impétuosité accrue par les obstacles qu'il rencontre; le pont paroît s'ébranler, mais il résiste à la force des eaux; une seconde vague suit la première & va heurter le rivage avec tant de furie qu'elle en détache cette masse énorme de glace qu'elle entraîne en refluant.

Ce vaste corps paroît dans un mouvement universel, il avance d'un pas grave & majestueux; le bruit qu'il fait annonce qu'il va se briser en une infinité de pièces: en vain les pointes de terre avancées veulent retarder sa marche: la force irrésistible d'un corps si prodigieux, augmentée par la rapidité du torrent renverse & entraîne tous les obstacles.

On ne sauroit se figurer quel beau spectacle offre le fleuve en se débarrassant des glaces qui tenoient ses eaux captives: le bassin est bien-tôt ouvert: dès que les glaçons ont passé la pointe de Levi, ils disparoissent en un instant derrière les terres où le fleuve s'enfonce, & laissent la plaine liquide, libre & pure comme avant l'hiver. Cette vue excite aussi-tôt dans l'ame l'espérance de renouveler un com-

merce avec l'Europe interrompu depuis long-temps, & de revoir les fleurs parer la verdure des champs, & la terre ouvrir son sein pour en faire sortir de riches moissons.

Je ne vous rends qu'imparfaitement les charmes & la grandeur sublime du spectacle dont je viens d'être témoin; mais il m'a tant frappé qu'il m'étoit impossible de ne vous en pas parler, au risque de ne vous en donner qu'une idée au dessous de la réalité.

Si pourtant mon Tableau a quelque ressemblance avec l'original, vous m'avouerez, Milord, que le changement des saisons en Canada participe à la grandeur sublime qui caractérise si fortement le nouveau monde.

En Angleterre nous ne sentons presque pas les vicissitudes des saisons, parce qu'elles sont lentes & graduées: ici où elles sont brusques, subites, instantanées, elles frappent vivement les yeux & l'esprit, non seulement par le plaisir qui produit naturellement la nouveauté, mais encore par l'idée de grandeur qui les accompagne.

J'ai l'honneur d'être

Milord,

De Votre Grandeur,

Le très humble, &c.

G. FERMOR.

LETTRE CXXXII.

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

Le 22 Avril.

Vous avez grandement raison, ma chere Lucie : je pense comme vous qu'une religieuse peut-être, à plusieurs égards, moins malheureuse que certaines femmes qui vivent dans le monde : sa situation est un paradis en comparaison de celle d'une femme sensible & vertueuse, qui n'a point de goût pour son mari.

Nous serions infiniment plus révoltées de la cruauté de quelques peres & meres qui sacrifient le bonheur de leur enfans à leur avarice, en leur faisant embrasser la vie monastique, soit de force ou par séduction, si nous ne voyions pas tant d'exemples d'une pareille inhumanité en Angleterre, quoique dans un genre différent, dans ces parens qui forcent leurs enfans à se marier contre leur inclination.

Votre lettre me rappelle une réponse judicieuse qu'une Dame Françoisse me fit ici, un jour que je m'élevois avec ma vivacité ordinaire contre la profession religieuse : je me plaignois surtout d'un point que je croyois sans réplique,

favoir qu'un engagement pris de si bonne heure fût sans retour, quelque dur que le joug pût paroître au bout de quelques années. „ C'est „ pour la vie, disois-je, & ces victimes mal-
 „ heureuses d'un zèle indiscret sont condamnées
 „ à gémir éternellement, sans espoir de réparer
 „ leur faute — „.

„ Le mariage, reprit vivement Madame De
 „ ***, n'est-il pas aussi pour la vie? „

„ J'en conviens, Madame. — „ Et ce qu'il
 „ y a de pire, c'est qu'on ne prend pas un mari
 „ à l'épreuve, après un an de noviciat, comme
 „ on embrasse la profession religieuse. „ —

„ Vous avez raison, Madame, votre argu-
 „ ment est sans réplique. „

C'est tout ce que je pus lui dire, & je ne me suis pas avisée depuis de parler contre les couvents, en présence de Madame de ***.

Entre nous, ma chere, il y a de l'injustice à se plaindre de n'être pas heureux en mariage, lorsque l'on n'a contracté cette union sacrée que par des vues d'un vil intérêt: remarquez que, dans les ames délicates, l'amour est rarement une conséquence du mariage: il doit le prévenir, ou il faut savoir s'en passer.

Ce n'est pas que tous les mariages fondés sur un amour véritable, soient nécessairement heureux: l'expérience prouve le contraire. Mais

il est sûr que la tendresse réciproque est d'une nécessité indispensable pour rendre l'union conjugale aussi délicieuse que se le promettent les cœurs nés sensibles.

La moitié du monde n'a point d'ame: ou s'il en a, ce n'est qu'une ame végétative, ou purement animale. Ces gens-là n'ont besoin ni d'amour ni de sentiment: ils sont faits pour passer leur vie dans un état mitoyen entre la veille & le sommeil; & il leur importe assez peu dans quelle compagnie ils fassent leur voyage insipide sur la terre.

Pour vous & pour moi, ma chere, qui sommes passablement *éveillées*, nous avons besoin d'une bonne dose d'amour pour nous rendre le mariage supportable. Nos ames formées d'une essence active, ne peuvent s'accommoder d'un repos total. Si donc nous n'aimions pas nos maris, il seroit à craindre que nous n'aimassions d'autres hommes.

J'ai pitié de ces vieilles filles, tantes ou cousines, qui prétendent qu'il est indécent à une jeune personne de distinguer un homme d'un autre, & que l'amour vient après le mariage: s'il y a de l'indécence de quelque côté, c'est infailliblement dans leurs propos. Je crois moi, qu'épouser, dans une pareille attente, & d'après ce qu'elles nomment les principes d'une

sageffe éclairée, un homme que l'on n'aime point, c'est un crime des plus odieux dont le cœur humain foit capable.

N'admirez-vous pas la belle éducation que l'on nous donne dans ce siècle philosophique? Son grand but est de déraciner dans nous les plus douces affections dont la nature y a mis le germe, l'amour, l'amitié, la commifération, la bienveillance; de détruire le principe de la sociabilité, & d'y substituer l'amour-propre le plus intéreffé. Nos peres & meres croient faire merveille en s'efforçant d'étouffer des affections qu'ils devroient seulement diriger vers des objets convenables, & que le ciel nous a données comme des moyens propres à nous conduire au bonheur. Heureufement, la nature est plus forte que nos maîtres; fi leurs efforts réuffiffoient à leur gré, nous ferions à jamais privées de tout ce que la vie a de douceurs, & réduites à passer nos triftes jours dans une stupidité qui nous mettroit à peine quelques degrés au dessus des êtres du regne végétal.

Si j'ai des idées justes des choses, le cœur humain est naturellement vertueux; l'objet de l'éducation doit donc être, non de nous donner de bonnes inclinations, la nature y a pourvu; mais de cultiver celles que nous avons, & d'empêcher que nous n'en prenions de mauvaises :

car tout le bien qui est en nous vient de la nature, & tout le mal est une plante étrangere qui a été transplantée dans notre ame.

Ainsi finit mon sermon. Aimez la belle précheuse.

Adieu, ma chere, adieu!

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

P. S. Une lettre de votre frere : pour le coup, le voilà hors de lui-même. Emilie lui a promis sa main. Quel excès de joie, quelle effusion de cœur! On croiroit, à l'entendre, que personne ne s'est jamais marié: je crois bien qu'il n'y a jamais eu de mariage pareil, parcequ'il n'y eut jamais d'amans aussi romanesques.

Il va au Lac Champlain, pour y fixer le siege de son empire, ou plutôt de l'empire d'Emilie: car je vois bien qu'elle sera la reine, & Rivers s'estimera heureux d'être seulement l'époux de Sa Majesté.

Et moi je vais à Quebec: trois jours de sécheresse ont rendu les chemins passables pour nos voitures d'été. Fitzgerald est venu exprès pour me conduire: on est en sûreté dans le char de l'amour. Adieu!

A huit heures du soir.

Me voici de retour : j'ai vu la tendre amante : elle est au comble du bonheur, elle a reçu des lettres de votre frere, & quelles lettres ! Une ardeur à fondre toutes les glaces du pays, si elles ne l'étoient pas déjà : la fleur de la tendresse, la quintessence de l'amour ! que vous dirai-je ? c'est l'amour même. Je leur fouhaiterois un peu plus de fortune ; ce seroit dommage qu'ils se fixassent en Canada. Mais je crois qu'ils aimeroient mieux s'exiler dans une île déserte, que de renoncer à vivre ensemble. La belle passion ! Adieu ! Bonne nuit !

L E T T R E C X X X I I I .

Au Comte de ***.

Silléri, le 25 Avril.

Le plaisir, que l'on trouve à voyager, Milord, nait sans doute de l'amour de la nouveauté, du desir flatteur d'acquérir de nouvelles connoissances, desir naturel à l'esprit humain, qui se manifeste dès l'enfance, s'accroît avec l'âge, & est la premiere & la derniere passion de l'homme.

Il n'y a rien qui répugne tant à notre constitution qu'un repos absolu. Le grand art du bonheur est de tenir notre ame dans une action continuelle, douce & modérée, assez forte pour lui procurer des jouissances agréables, sans être assez violente pour épuiser ses facultés & la fatiguer: car alors ce seroit moins un exercice qu'un travail.

Le vice est la fièvre de l'ame, l'inaction est une léthargie: toute passion vertueuse est dans elle une marque de santé.

Je vois avec un plaisir délicieux le penchant de ma fille pour la coquetterie, céder insensiblement la place à une tendre affection pour un homme qui en est tout-à-fait digne, & qui semble fait pour la rendre heureuse; il est riche, d'une famille noble, plein d'honneur & de probité, & de plus militaire: conformité de profession qui influe peut-être beaucoup sur le goût que j'ai pour lui.

Je vous parle de cette dernière circonstance, Milord, pour vous prier de garder pour lui les offres que vous m'avez faites d'une majorité: il est digne de vos bontés. Quant à moi, comme il n'y a pas d'apparence de guerre, j'ai dessein de me retirer du service, & de passer le reste de mes jours dans cette tranquillité qui convient à mon âge. Je suis actuellement

en traité pour ma compagnie , & je me propose de retourner en Angleterre sur les premiers vaisseaux pour donner ma démission ; j'ose réclamer , dans cette occasion , l'amitié de Votre Grandeur pour Mr. Fitzgerald & pour moi.

Tout est réglé avec Fitzgerald , mais je n'en ai rien dit à Isabelle. Il doit l'engager à lui donner la main , le plutôt qu'il sera possible , sans qu'il paroisse que je lui aie donné mon agrément : il me demandera mon consentement avec les formalités ordinaires , comme si je n'étois au fait de rien.

J'en ai fait un secret à ma fille , ainsi que du dessein où je suis de quitter le service.

A l'égard des questions que Votre Grandeur me fait au sujet des Américains , j'entends ceux de nos anciennes colonies , à en juger sur le rapport des gens éclairés & d'après mes propres observations , ces peuples me paroissent grossiers , ignorans , opiniâtres , intéressés , & cependant humains envers les étrangers.

Entiers dans leurs opinions , ils sont encore plus fortement attachés à leurs intérêts pour lesquels ils ont une pénétration & une prudence inconcevables. Dans tout le reste , ils sont fort au dessous des Européens. Est-ce un défaut de la nature , ou de l'éducation ? c'est ce qu'on ne

peut déterminer positivement, vu la grande influence de la dernière sur les mœurs des hommes.

Je pense qu'ils n'auroient pas refusé avec tant d'opiniâtreté l'acte du timbre, & qu'ils nous auroient encore moins disputé le droit de leur donner des loix, si l'on n'eût pas aigri les esprits en touchant de si près à leurs intérêts, je veux dire en mettant des restrictions à leur commerce avec les Colonies Françoises & Espagnoles : commerce où les Anglois ont fait un profit immense & dont quelques riches planteurs de l'amérique ont seuls soufferts.

On n'a pas fait attention que tous les avantages accordés au commerce de l'Amérique Septentrionale refluent sur la mere patrie : Ces Américains sont les abeilles qui vont cueillir au loin le miel dont ils remplissent la ruche.

Les charger d'impôts après avoir mis des entraves à leur commerce, c'est dessécher la source, & vouloir que le ruisseau coule en abondance.

On ne fauroit prendre trop de soins & de précautions pour soutenir la majesté du gouvernement, & en assurer la souveraineté; mais il faut du ménagement dans les moyens : en voulant trop abaisser les esprits, on les révolte.

Une bonne mère consulte les intérêts & le bonheur de ses enfans; même en vengeant l'autorité qu'on lui dispute, & elle est aussi attentive à en adoucir le joug qu'à le maintenir.

Un mélange égal de douceur & de fermeté les fera rentrer en eux-mêmes: des vues d'ambition, & l'impétuosité naturelle de leur tempérament les ont égarés; l'orage passera, & ils sentiront leurs devoirs.

J'ai l'honneur d'être

Milord,

De Votre Grandeur,

Le très-humble, &c.

G. FERMOR.

LETTRE CXXXIV.

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

Le 5 Mai.

ON m'a rendu mon Emille, à ma grande satisfaction; je ne suis rien sans elle. Les chemins devenus sûrs & beaux nous permettent de nous promener tout le long du jour, à pied, en voiture, à cheval, & de nous amuser de

notre mieux, en attendant votre frere qui est à la chasse d'un établissement.

La rapidité de la végétation dans ce pays a quelque chose d'étonnant : quoique la neige couvre encore les montagnes, & qu'il y en ait des monceaux énormes dans les vallées, la campagne est déjà en verdure, les arbres & les arbrisseaux déploient leurs feuilles avec une vitesse singuliere, & la terre sera bientôt un tapis émaillé des plus vives couleurs, avec un assortiment agréable dans sa bizarre confusion.

C'est un plaisir charmant que de voir dans les bois les fraises & les violettes percer la neige pour faire voir leurs petites têtes fleuries.

Nous sommes mille fois plus folles l'une de l'autre, Emilie & moi, depuis que nous avons été séparées. Quelle douceur pour nous de parler de nos amours, de nous communiquer nos pensées & nos sentimens ! Nous avons été près d'un mois absentes l'une de l'autre, & nous n'avions point d'amie de cœur avec qui nous pussions caquetter : nous nous en dédommageons à-présent.

Fitzgerald dînera avec nous : il vient.

Adieu ! Toute à vous,

IS. FERMOR.

LET-

L E T T R E CXXXV.

Au Comte de ***.

Silléri, le 5 Mai.

MILORD,

J'AI conversé, ou plutôt, car je n'ai pas eu occasion de placer un seul mot, j'ai écouté pendant plus de deux heures, un officier François qui a déclamé avec une éloquence d'autant plus merveilleuse qu'il a eu l'art de parler tout ce temps sans rien dire d'amusant ni d'instructif: je n'avois point encore vu une telle abondance de paroles avec une si grande disette de pensées.

Les gens qui n'ont que des idées communes, sont en général de grands parleurs, parce que toutes leurs pensées sont au niveau d'une conversation ordinaire; au lieu que ceux qui ont un esprit plus élevé ont des idées qu'il ne convient de communiquer qu'à des gens d'une égale capacité.

Aussi les femmes, dont l'esprit est ordinairement au dessous du nôtre, parlent infiniment plus que nous: ce qui vient apparemment de l'éducation frivoile & bornée qu'elles reçoivent;

les hommes ont sur elles l'avantage d'acquérir une riche variété de pensées neuves & sublimes.

Les femmes gagnent beaucoup dans la conversation des hommes; & celles qui y ont été élevées sont certainement plus cultivées & plus amusantes que les autres; c'est une preuve de ce qu'elles deviendroient avec une meilleure éducation, puisqu'elles profitent si bien de cette occasion accidentelle & rare d'acquérir des connoissances.

Du reste l'avantage est réciproque pour les deux sexes dans le commerce mutuel de l'un avec l'autre. Le desir de plaire égal des deux côtés, tempéré par les égards que la politesse exige donne à la conversation un ton de douceur, d'aménité, de vivacité, propre à faire briller dans tout leur éclat les plus belles qualités de l'ame.

Les femmes élevées dans une ignorance qui ne fait que croître avec l'âge, ne peuvent presque rien apprendre des personnes de leur sexe.

N'est ce point pour cette raison qu'on voit généralement les filles des militaires plus instruites & d'une conversation plus agréable que les autres demoiselles d'un rang égal ou même supérieur.

Je serois presque tenté de citer Isabelle pour exemple, si je ne savois combien les parens sont

aveugles, & combien il faut rabattre des éloges qu'ils font de leurs enfans.

Vous me surprenez, Milord; & ce que vous me dites de Miss H— me fait de la peine. Je fais qu'elle est imprudente, mais je la crois vertueuse. La vivacité de son caractère lui a fait commettre de petites indiscretions: convenons aussi, Milord, qu'il est bien difficile d'être toujours maître de soi-même dans un temps où l'on n'est pas juge compétent de ses actions: la vivacité de la jeunesse l'emporte sur les meilleurs principes; l'on commet des folies & des indiscretions dont on rougit après lorsque la raison commence à se faire entendre.

Le défaut d'expérience, une certaine confiance naturelle aux meilleurs caractères sont cause que l'on contracte de bonne heure des liaisons peu convenables; puis la constance & la générosité, vertus qui caractérisent les belles âmes, entretiennent l'illusion.

Je connois parfaitement Miss H—. Si son pere vouloit la traiter comme son amie, & prendre la voie de la douceur, de l'indulgence, & de la tendresse paternelle, pour la détacher d'un choix indigne d'elle & de lui, je suis sûr qu'il réussiroit; s'il la traite durement, c'est une fille perdue.

Sa morale est trop sévère, sa conduite trop

exacte, son air trop sérieux, ses manieres trop imposantes. L'intérêt de la vertu nous prescrit de la peindre avec toutes ses graces, aimable, vive, enjouée, marchant à côté du plaisir. Nés pour être heureux, & pour contribuer au bonheur d'autrui, nous ne devons reconnoître de vertus réelles que les vertus sociales.

Un génie ennemi des hommes a répandu autour de nous le nuage épais de la superstition, & a dit qu'une austérité volontaire étoit une vertu.

Si les moralistes veulent perfectionner la nature humaine, qu'ils étendent les affections du cœur au lieu de les resserrer; qu'ils fondent leurs systêmes sur les passions d'où naissent les plus aimables vertus.

Les discours imbécilles des dévots qui peignent la divinité sous les traits noirs & hideux que leur sombre imagination leur fournit, rendent la vertu odieuse au lieu de la faire aimer: ils effraient la jeunesse: ils placent la perfection si haut qu'on desespere d'y atteindre; en voulant les suivre on quitte le droit chemin, le seul qui conduise au bonheur.

J'ai étudié le cœur humain avec une attention sérieuse: tout pere, qui sera l'ami de ses enfans, fera maître de leur volonté, & arbitre

de leur conduite: j'en suis convaincu par ma propre expérience.

Malgré tout ce que peut dire ma fille dans sa vivacité & les transports de son humeur coquette, il seroit plus aisé de la détacher de l'objet qu'elle aime, que de lui persuader d'agir contre le gré d'un pere dans qui elle a toujours trouvé le plus tendre & le plus fidele des amis.

Je ne finirois pas sur cette matiere, & j'abuse de votre complaisance.

J'ai l'honneur d'être

Milord,

De Votre Grandeur,

Le très humble, &c.

G. FERMOR.

LETTRE CXXXVI.

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

Sillery, le 13 Mai.

MADAME Des Roches fort d'ici: elle retourne aujourd'hui aux Kamaraskas. Elle venoit prendre congé de nous; elle a témoigné un sensible regret de quitter Emilie, j'en ai été

touchée. C'est une aimable femme : elle pleuroit en embrassant Miss Montague, Emilie a versé aussi quelques larmes ; je crois pourtant que ma bonne amie n'est pas fâchée de ce départ. Elle l'aime , oui , mais elle n'a pas oublié qu'elle fut sa rivale , & sûrement elle est bien - aise de la voir partir avant l'arrivée de votre frere.

Le temps est beau , la campagne fleurie , les arbres couverts de feuilles , & il n'y a plus que peu de neige sur le panchant des montagnes qui régarde le nord. Nous attendons avec impatience les vaisseaux d'Angleterre : je recevrai des volumes de lettres de ma chere Lucie ; votre frere doit arriver cette semaine : en un mot tous nos plaisirs sont à - présent en espérance. Notre cœur tressaillit à chaque coup de marteau ; nous nous imaginons toujours qu'on vient ou nous dire qu'on voit paroître des navires devant le port , ou nous apporter des lettres de votre frere.

Fitzgerald est si attentif à me plaire , il y met tant de bonne grace & de cordialité , qu'il y auroit de la cruauté à rejeter ses soins : je crois que la compassion me portera à suivre l'exemple héroïque que vous m'avez donné.

Le mariage est pourtant une terrible affaire , & j'ai besoin d'un grand effort de courage pour

m'y résoudre. Lucie, comment avez-vous pu vous marier? Envoyez-moi un peu de résolution.

Adieu! Toute à vous,

IS. FERMOR.

L E T T R E C X X X V I I .

Au Colonel RIVERS, à Montréal.

Sillery, le 14 Mai.

JE suis de retour ici, mon cher Rivers, & je puis goûter à mon aise le plaisir délicieux de parler de vous, sans contrainte, avec l'amie de mon cœur, ma douce & charmante Isabelle. Elle a de l'indulgence pour ma foiblesse, si pourtant je dois donner ce nom à ma tendresse pour le plus aimable & le plus généreux des hommes.

Il étoit impossible que je ne vous aimasse pas: votre ame parla à la mienne dès le premier instant que je vous vis, vos yeux furent l'organe dont elle se servit pour m'exprimer ses tendres sentimens: elle me dit que nous étions faits l'un pour l'autre; je reconnus dans vous une sensibilité semblable à la mienne, & je

m'affligeai des circonstances qui devoient rendre cette conformité inutile. Je remarquai ce sourire de bienveillance, la plus belle production des graces unies à la vertu, cette douce & modeste confiance que donne le sentiment éclairé de son mérite, en un mot cette beauté intellectuelle, la plus noble image de la Divinité.

Aurois-je pu ne vous pas aimer lorsque ma raison, convaincue de votre mérite, conspiroit contre mon cœur ?

Nous avons perdu Madame Des Roches ; ses adieux nous ont touchées jusques aux larmes ; je l'ai embrassée, je l'ai serrée contre mon sein. Je l'aime, j'ai pour elle une affection que je ne puis exprimer. Je l'ai vue presque tous les jours pendant mon séjour à Quebec, & je prenois un plaisir infini dans sa conversation : elle me parloit de vous, elle exaltoit vos belles qualités, & mon cœur étoit attendri. Je l'écoutois avec une ardeur délicieuse, cependant je ne pouvois gagner sur moi de lui parler de vous, réserve dont je ne saurois me rendre raison à moi-même. Je la regardois avec plaisir dans l'idée qu'elle vous est chère & qu'elle vous aime d'une tendre amitié croiriez-vous que je lui trouve quelques traits de ressemblance avec vous ? Elle a presque votre

sourire gracieux, mais le sien n'est que l'image du vôtre.

Rivers, je vous avouerai toute ma foiblesse. Je l'ai trouvée charmante dans votre absence, & je n'ai jamais pu la souffrir lorsque vous étiez avec nous: vos attentions pour elle me perçoient le cœur; j'étois jalouse du moindre mot que vous lui disiez, du moindre regard qui se fixoit sur elle; j'enviois jusqu'à son mérite & ses charmes; & cette rivalité inconcevable empoisonnoit le plaisir que j'aurois eu de converser avec elle, si j'eusse été moins affectée.

Je crains qu'il n'y ait toujours quelque injustice dans l'amour, surtout dans un amour aussi ardent & aussi tendre que le mien.

Mon cher Rivers, me pardonneriez-vous cette injustice qui vous prouve l'excès de ma tendresse?

Madame Des Roches m'a promis de m'écrire: je l'aimerai, je vous le promets: j'aurai assez de force pour triompher de ce petit reste de jalousie, & rendre justice à une femme si aimable.

Pourquoi la haïrois-je parce qu'elle vous voit avec mes yeux, & que son cœur a pour vous des sentimens semblables aux miens?

J'ai observé que sa voix s'attendrissoit & trembloit comme la mienne en prononçant votre nom.

Oui , Rivers , vous êtes fait pour plaire à toutes les femmes ; il y a plus de plaisir à vous aimer , même sans espoir de retour , qu'à aimer tous les autres hommes. Je plains une femme assez insensible pour vous voir sans être émue. C'est le seul reproche que j'aie à faire à Miss Fermor : elle a pour vous la plus vive amitié & point d'amour. Je ne la conçois pas : quels sont donc les élémens qui composent son ame ?

Il n'y a point d'homme capable de faire naître les sentimens que Rivers inspire ; il n'y a point d'homme qui les mérite comme lui. Le plaisir de vous aimer me paroît si supérieur à toutes les autres délices , que si je n'étois pas Miss Montague , je voudrois être Madame Des Roches , parce qu'après moi , elle est celle de toutes les femmes qui vous aime davantage.

Où m'emporte mon amour ? Je rougis quand je relis ma lettre , & pourquoi rougir d'avoir une ame qui sache distinguer le mérite ? Pourquoi cacher des sentimens auxquels j'ose bien me livrer ?

Je ne vous cacherai jamais aucune de mes pensées : vous serez à la fois le confident & le cher objet de ma tendresse.

En quels termes — Rivers , mon cher Rivers , vous réglez tous les mouvemens de mon cœur : disposez d'Emilie , comme il vous plaira : ce-

pendant, si vous lui permettez de former un souhait contraire à vos intentions, accordez lui la grace de retourner dans votre patrie, de vous rendre à votre famille; je veux vous recevoir de la main d'une mere dont le bonheur doit vous être plus cher que le mien.

Vous parlez de la médiocrité de votre fortune! Rivers, à quoi bon cette observation? N'avez-vous pas plus qu'il ne faut pour satisfaire aux besoins physiques? Quand vous auriez moins encore, Emilie seroit heureuse avec vous; que fait le superflu pour le bonheur réel? Sacrifions l'orgueil à l'amour, la fortune à la tendresse filiale, les passions criminelles aux affections vertueuses.

J'ai mille choses à vous dire, & je suis obligée de finir malgré moi: nous avons une nombreuse compagnie de Françaises qui ne cessent de m'interrompre l'une après l'autre.

Les voilà qui montent à mon appartement.

Adieu!

Votre amante

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CXXXVIII.

Au Comte de ***.

Sillery, le 12 Mai.

IL seroit à fouhaiter, Milord, que le Gouvernement entretint ici des écoles publiques où les jeunes-gens pussent apprendre l'Anglois : l'uniformité de langage est un des plus forts liens de la société, de l'union, & de l'amitié fraternelle.

J'ai ouï dire que la négligence sur ce point avoit eu les plus fâcheuses suites dans la Nouvelle York, où le peuple, spécialement à quelque distance de la capitale, continue à parler Hollandois, conserve son attachement pour ses anciens maîtres, & regarde encore les Anglois comme des étrangers & des intrus plutôt que comme des compatriotes.

Il est d'autant plus aisé d'obtenir cet article des Canadiens avec tous les autres qui concernent leur bien particulier ou le bien général, que la noblesse y est extrêmement attachée à la cour, & que la faveur est le grand objet de son ambition : dès que l'Anglois fera l'unique lan-

gage de la cour, il sera bientôt universellement répandu.

Des trois grands mobiles des actions humaines, l'intérêt, le plaisir & la vanité, le dernier me paroît avoir plus d'empire que les autres sur les Canadiens. Je suis convaincu que ce qui retient la plus grande partie de leur noblesse attachée à la France, est la répugnance de quitter la Croix de Saint-Louis. Ne pourrions-nous pas établir en Canada un ordre de distinction dans le même genre, & en donner le cordon à tous ceux qui renverroient en France une croix qui n'est guere compatible avec le serment de fidélité qu'ils ont fait en devenant sujets de la Grande Bretagne.

Cet ordre s'accorderoit, à la recommandation du Gouverneur, tant aux Canadiens qui auroient bien mérité du Gouvernement, qu'aux Anglois de distinction, officiers, ou autres établis dans la colonie; & pour le rendre plus recommandable, le Gouverneur en porteroit lui-même les marques, & en feroit le chef, tant qu'il occuperoit cette place.

Une semblable institution dans toute l'Amérique, y pourroit être de quelque utilité: car les hommes ont par-tout à peu près les mêmes passions; au moins je n'ai point vu de terre, ni de climat, où la vanité ne croisse; & jusqu'à

ce que le genre-humain devienne philosophe, il faudra le gouverner par ses passions.

Le peuple, j'entends le payfan, a beaucoup gagné en changeant de maîtres. La propriété de ses terres est plus sûre, sa dépendance moins grande, ses profits plus que doublés: ce n'est donc pas lui qu'il faut tâcher de gagner: il nous est déjà attaché par une augmentation de bien-être qu'il sent vivement.

La noblesse au contraire a perdu beaucoup à cette révolution: Les nobles ont perdu leurs emplois, leur rang, leur considération, & quelques-uns même leurs biens.

Il me paroît donc également conforme aux loix d'une sage politique & aux devoirs de l'humanité, de les dédommager d'une manière convenable à leurs desirs; de donner des distinctions honorables aux riches, de s'attacher les autres par des emplois lucratifs, en un mot de permettre à tous d'aspirer au gouvernement de leur pays, dès qu'ils savent s'en rendre dignes.

Ce qu'il me semble y avoir de plus important ici, c'est de refermer des blessures que les dernières disputes ont malheureusement r'ouvertes; d'unir les François & les Anglois, le civil & le militaire en un seul corps; d'augmenter le revenu de cette colonie, d'encourager l'agriculture,

& surtout les plantations de chanvre & de lin ; de trouver un moyen d'y accroître le commerce qui tombe en décadence.

Je ne vous en dirai pas davantage sur ce point, non plus que sur aucun des autres qui regardent l'état politique du Canada, parce qu'y étant moi-même, ce que je dirois seroit pris pour une flatterie. C'est assez qu'il soit impossible, humainement parlant, que les habitants de cette province ne soient pas heureux.

J'ai l'honneur d'être

Milord,

De Votre Grandeur,

Le très-humble, &c.

G. FERMOR.

LE T T R E C X X X I X .

A MISTRESS TEMPLE, Pall-Mall.

Sillery, le 20 Mai.

Je ne m'en défends pas, ma chere Lucie, je suis prodigieusement savante, graces à mon papa, & cela à vingt-deux ans : c'est un prodige ; cependant je n'en vauz pas moins, convenez-en. Je ne fais point parade de ma science, & l'esprit le plus fin ne devineroit pas

que je suis si instruite. L'envie est obligée de me rendre justice à cet égard, je parle de dentelles & de blondes comme une autre.

Je pensois en moi-même, car mes idées sont en général dans le style pindarique; je réfléchissois combien l'histoire du cœur humain seroit amusante & instructive, si tout le monde disoit la vérité, & se peignoit tel qu'il est dans l'ame, c'est-à-dire si chacun étoit aussi sincère & aussi honnête que moi; car sur ma parole, je déteste tellement l'hypocrisie, que je suis sûre d'avoir toujours paru moins bonne que je ne la suis.

Il est vrai, nous trouverions dans les meilleurs caractères un mélange de sagesse & d'erreurs, de prudence & d'inconséquences qui diminueroit beaucoup l'estime que nous avons pour eux: la voile qui les couvre en partie, leur est d'un grand avantage.

Papa me faisoit ce matin une leçon fort sensée sur la légèreté & la folie qui caractérise la jeunesse: je l'ai prié de considérer que j'étois encore dans l'âge d'*indiscrétion*; que chacun devoit avoir son heure pour faire le fou; & que ceux qui n'étoient point fous dans leur jeunesse, couroient risque de l'être dans un âge où la folie n'est plus de saison.

A propos de folie, je crois en vérité que je me marierai bientôt. Ce petit Fitzgerald m'en donne

ne

ne envie : il est extraordinairement pressant — Je crains aussi de ne pouvoir pas être heureuse sans lui. Cet homme a une espèce de vertu magnétique qui agit fortement sur moi : je me trouve presque toujours du même côté de la chambre que lui, ou même sur la chaise la plus proche de la sienne, sans savoir comment cela se fait. Si j'ai assemblée, j'arrange si bien les parties, qu'il fait toujours la mienne.

Je lui écris les choses les plus tendres sur mes tablettes, & souvent je grave son nom sur l'écorce des arbres, quand personne ne me voit. Ma Lucie, m'auriez-vous soupçonnée d'être si sotte ?

Je suis presque aussi folle que la belle Emilie qui languit d'amour : cela me fait faire des réflexions morales. N'est-ce pas une sage disposition du ciel de nous avoir donné des goûts si différens, puisque les hommes sont si différens les uns des autres ; sans cette heureuse variété d'inclinations, il seroit impossible de les assortir.

Votre frere est un homme divin ; malgré cela, Fitzgerald a un air de vivacité qui me plaît davantage ; & il m'a dit mille fois qu'il me trouvoit infiniment plus charmante qu'Emilie.

Adieu ! je vais à Quebec.

Votre amie

IS. FERMOR.

C

III. Part.

L E T T R E C X L .

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

Le 20, au soir.

Io, io! triomphe! victoire! Un navire d'Angleterre! Vous ne sauriez croire quels transports d'allégresse cette vue a excité dans toutes les ames. Toute la ville étoit sur le rivage, contemplant avidement cet aimable étranger qui dançoit gaiement sur les flots agités, comme s'il eût partagé la joie que sa présence inspiroit.

Si l'arrivée de ce vaisseau nous cause tant de plaisir à nous qui avons conservé quelque correspondance pendant tout l'hyver avec l'Europe, par la voie de nos autres colonies, quels ont du être les transports des François qui n'ont eu réellement aucune sorte de commerce avec le reste du monde pendant six mois entiers.

Je ne conçois pas de plaisir aussi sensible que celui qu'ils doivent éprouver en renouvelant une communication si long-temps suspendue.

Les lettres n'ont pas encore été rendues : nos gens attendent à la poste : notre impatience est extrême : si je n'ai pas des volumes de vous, je ne serai pas contente.

Le laquais revient. Adieu! je n'ai pas la pa-

tience d'attendre qu'il monte à mon appartement —

Votre amie

IS. FERMOR.

P. S. Les voici. Bon! Six lettres de vous: j'en donnerai trois à lire à Emilie, tandis que je lirai les trois autres. Que vous êtes bonne, Lucie: je ne vous appellerai plus paresseuse.

LET TRE C X L I.

A Mifs FERMOR, à Silléri.

Londres, le 8 Avril.

J'ALLOIS fermer ma lettre, lors qu'on m'a remis la vôtre du 1 Fevrier. Je suis excessivement allarmée, ma chere, d'apprendre que Mifs Montague ait rompu avec son amant, & que mon frere ait une si vive affection pour elle.

Ma mere n'a point vu cette lettre. Ciel! dans quel état elle l'eût jettée! Si le Colonel se marie jamais en Canada, il est perdu pour nous, & ce sera donner le coup de la mort à une mere qui l'idolâtre. Son absence l'a chan-

gée à un point qui n'est pas concevable : ce sont des plaintes continuelles, des regrets qui me percent le cœur ; elle est devenue pâle, elle maigrit à vue d'œil, son enjouement naturel a fait place à une sombre mélancolie. A peine a-t-elle été sensible à mon mariage ; cependant telle est sa délicatesse, tel est son zèle pour le bonheur de son fils, qu'elle m'a défendu expressément de lui en dire un seul mot, de peur de le gêner, & de lui faire abandonner un projet qui lui plaît. Je la trouve souvent fondant en larmes dans son appartement : elle se cache quand elle me voit, ou affecte un air plus gai ; je connois trop son cœur pour prendre le change. En un mot, je désespère de la garder encore un an en vie, si mon frère ne revient pas. Jamais elle ne prononce son nom qu'elle ne soit attendrie à un point inexprimable.

Vous me représentez Miss Montague, si belle, si aimable, si charmante, elle vient de sacrifier à son amour pour mon frère un parti si avantageux, qu'il y auroit de la cruauté à souhaiter qu'il renonce à un attachement qui semble devoir faire le bonheur de leur vie ; mais sans fortune, l'un & l'autre, quel sera le fruit de leur tendresse mutuelle ? Ils se perdront par des nœuds destinés à faire le charme de la vie. Cependant, ma chère Isabelle, je vous en

conjure: engagez mon frere à revenir le plutôt qu'il pourra. Qu'il hâte son retour; la vie de ma mere en dépend. Elle mourra, si elle ne le voit pas ce printemps.

J'ai été tentée plus d'une fois d'écrire à Miss Montague, pour l'engager à agir contre l'intérêt de son cœur. Si elle l'aime véritablement, elle doit l'aimer pour lui, pour son bonheur réel. Quel reproche mon frere n'auroit-il pas à se faire, si l'excès de sa tendresse pour l'aimable Emilie conduisoit au tombeau la plus tendre des meres? Oui, si elle l'aime sincérement, elle doit le presser de retourner en Angleterre, elle doit l'exiger de son amour, comme la plus grande preuve qu'il puisse lui en donner, & le prix auquel elle met elle-même sa tendresse pour lui.

Montrez cette lettre à Miss Montague; dites-lui que je confie à son affection pour le Colonel, à sa générosité, les jours d'une mere qui m'est plus chere que mon existence.

Dites-lui que tous nos cœurs sont à elle, que je la recevrai comme mon ange tutélaire, qu'elle sera ma meilleure amie, que nous ne nous séparerons jamais, que nous serons deux sœurs, que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la rendre heureuse avec mon frere en Angleterre, & que j'ai de très-fortes espérances de

voir leurs vœux s'accomplir ici ; mais que si elle lui donne sa main en Canada. & qu'elle le laisse poursuivre ses vues d'établissement dans ce pays éloigné, elle plonge le poignard dans le sein de celle qui a donné la vie à son amant. —

Je ne fais plus ce que je voulois vous dire, ma chere Isabelle, & mes larmes m'empêchent de voir ce que je vous écris ; que je suis à plaindre ! Tout mon espoir est dans vous. Cependant si Emilie est telle que vous la représentez —

Adieu ! je finis, ma mere entre ; je ne veux pas qu'elle voie cette lettre.

Adieu !

Votre affectionnée
LUCIE TEMPLE.

LETTRE CXLII.

A MISTRESS TEMPLE, Pall-Mall.

Silleri, le 21 Mai.

VOTRE lettre du 8 Avril, ma chere, a été ouverte la premiere par Emilie, étant une des trois que je lui ai données à lire, comme je vous l'ai mandé dans ma derniere.

A peine l'eût-elle achevée qu'elle fondit en

larmes & se retira dans son appartement, sans dire un seul mot. Elle a écrit toute la matinée, à vous, je pense; car elle m'a demandé quand partoit la malle pour l'Angleterre, & elle a été charmée d'apprendre qu'elle partoit aujourd'hui.

Ce que vous me dites de *Mistress Rivers* me fait une peine extrême: vous pouvez l'assurer de ma part que le Colonel sera dans peu en Angleterre. Je connois assez *Rivers* & son *Emilie* pour croire qu'ils ne voudront pas la sacrifier à leur bonheur, & qu'ils aimeroient mieux souffrir tout au monde que de la chagriner.

Ne vous flattez pourtant pas de rompre un attachement tel que le leur, un attachement qui est moins fondé sur la passion, que sur les sentimens les plus tendres, la ressemblance des humeurs, l'harmonie des pensées, & la sympathie la plus parfaite que j'aie vue.

A-présent, *Lucie*, tâchez de les rendre heureux, faites-en votre affaire, écarterez les obstacles qui s'opposeront infailliblement à leur union en Angleterre; & du reste attendez-vous à les voir dès qu'il sera possible qu'ils y arrivent.

Votre frere voudra peut-être que leur mariage se fasse avant leur départ; je le connois assez pour le supposer; mais dès qu'il lira votre lettre que je vais lui envoyer sur le champ, son départ sera résolu, sans le moindre délai.

Je lui envoie aujourd'hui vos lettres & celles de Mr. Temple; je compte que vous recevrez sa réponse aussi-tôt que la mienne.

Apprenez-moi au plus vite l'heureuse impression que fera cette bonne nouvelle sur une femme que j'aime & estime infiniment. Adieu, je suis *&c.*

I S. F E R M O R.

LET T R E C X L I I I.

Au Colonel R I V E R S, à Quebec.

Londres, le 8 Avril.

LE bonheur que je goûte, mon cher Rivers, dans un mariage d'inclination, ne me permet pas de vous exhorter à vaincre un attachement qui vous promet la même félicité avec une aussi aimable personne que vous nous la représentez, vous & Miss Fermor.

Je ne puis aussi, mon cher Edouard, sans manquer à l'amitié que je vous ai vouée, sans risquer de répandre l'amertume sur le reste de vos jours, me dispenser de vous dire, quoique j'aie des ordres positifs du contraire, que la tranquillité ou plutôt la vie de votre mere, est en danger, si vous ne renoncez pas à toute idée
d'é-

d'établissement en Amérique, pour revenir d'abord en Angleterre.

L'état actuel de vos affaires, je le fais, ne vous permet pas d'épouser ici cette aimable fille, sans vous réduire à un état fort au dessous de celui dans lequel vous avez été élevé, & que votre naissance vous donne droit de tenir dans le monde.

Rivers, me permettrez-vous de satisfaire mon amitié pour vous, me montrerez-vous assez d'estime pour user de tous les droits que notre intimité vous donne sur moi & sur ma fortune. Elle est à vous, & vous pouvez, sans m'incommoder, en prendre ce que j'épargne moi-même : nous en ferons plus heureux, vous le ferez vous-même avec votre chere Emilie, & croyez, mon ami, que vous ne me devrez point d'obligation pour un superflu qui ne fera que corriger l'injustice du sort à votre égard. Je le sens, vous n'êtes pas mon ami, mon frere; vous m'avez déjà affligé par un premier refus: non, votre amitié n'est pas aussi vive que la mienne, & vous ne me jugez pas digne de contribuer à votre bonheur!

Je ne vous en parle donc plus jusqu'à ce que vous soyez ici; j'espère que vous vous embarquerez à la réception de cette lettre.

S'il étoit possible de triompher de votre ten-

tendresse pour Miss Montague ce seroit peut-être le mieux pour vous, puisque la fortune ne vous a pas aussi favorablement traité que la nature; mais si vos cœurs sont invariablement attachés l'un à l'autre, si votre amour est tel qu'il méprise toute autre considération, venez dans le sein de l'amitié, & nous trouverons le moyen de vous rendre heureux.

Si vous persistez à refuser de partager ma fortune, au moins vous me permettrez d'user de tout mon crédit pour un frere & un ami qui m'est si cher, & dont le bonheur sera un surcroît au mien.

Je vous parlerai à-présent de moi-même, je veux dire de la plus chere moitié de moi-même, de votre aimable sœur pour qui mon affection devient chaque jour plus forte & plus tendre.

Oui, mon ami, ma Lucie est plus qu'un ange: chaque jour, chaque moment la rend plus charmante à mes yeux, plus chere à mon cœur: le desir qu'elle a d'être aimée, lui donne mille graces nouvelles. Un air animé par la tendresse charmera toujours infiniment plus que ces beautés mortes qu'on admire froidement. L'amour embellit toutes les formes, il anime tendrement les yeux, il rend le teint vif & frais, il donne des graces, & de la noblesse aux moindres ac-

tions, il répand autour de la beauté les rayons de la divinité.

En un mot ma Lucie est toujours la plus aimable des femmes, plus aimable encore à-présent qu'elle ne l'a jamais été.

Vous me pardonnerez aisément cet épanchement de cœur, vous qui connoissez le prix de la tendresse & les transports de l'amour.

Adieu! nous mourons d'envie de vous embrasser!

Votre ami

J. TEMPLE.

L E T T R E C X L I V .

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

Sillert, le 21 Mai.

VOTRE lettre à Miss Fermor, Madame, que le hazard m'a fait lire la première a déchiré le bandeau dont l'amour couvroit mes yeux, & m'a montré dans un moment la folie des espérances dont j'aimois à me flatter.

Vous me rendez justice en me croyant incapable de souffrir que votre frere sacrifie la tranquillité, encore moins la vie de son aimable mere à mon bonheur. Je ne doute point

qu'il ne prenne le parti de s'embarquer pour l'Angleterre, dès qu'il aura lu vos lettres; mais connoissant son affection pour moi, je veux lui épargner des regrets, des remords, peut-être des délais: comme il est heureusement absent, je pars moi-même, à son insçu, sur un navire qui a passé l'hiver ici, & dans dix jours je ne serai plus à Quebec.

Rien de plus obligeant que votre invitation, Madame; mais un moment de réflexion vous convaincra qu'il ne me convient pas de l'accepter.

Assurez *Mistress Rivers* que son fils ne perdra pas un moment, qu'il sera probablement à Londres aussi-tôt que cette lettre; dites - lui que celle qui eut le malheur de le retenir ici, ne se pardonnera jamais les maux qu'elle souffre.

Je suis trop affligée pour vous en dire davantage. Adieu, Madame!

EMILIE MONTAGUE.



L E T T R E CXLV.

A Mifs MONTAGUE, à Silléri.

Montréal, le 20 Mai.

J'AI un plaisir inexprimable, ma chere Emilie, à vous dire que j'ai fixé les yeux sur un terrain qui nous promet l'établissement le plus avantageux, & en même temps le plus agréable que la nature puisse offrir dans ce pays.

La terre est riche & fertile, le bois seul paiera plus que les dépenses du défrichement. Nous aurons à quelques lieues un établissement considérable où demeurent de très aimables gens: ce sera une excellente compagnie pour vous. Nombre d'Acadiens sont déjà venus m'offrir leurs services: ils ambitionnent l'avantage d'être mes vassaux: apparemment que ma figure leur semble d'un bon augure. En un mot, ma très chere, tout rit à mes desirs.

J'ai passé quelques jours chez un officier Allemand, qui est entré depuis peu au service d'Angleterre: il commence aussi un établissement, & quoiqu'il soit encore peu avancé, c'est un charme de le voir accroître son petit domaine par les terres qu'il ne cesse de mettre

en valeur : il a bâti une fort jolie maison, dans une belle situation, & dans un joli goût champêtre; ses travaux me plaisent infiniment, ils sont l'image de ceux que je projette. Je m'imagine voir mon établissement se former, s'accroître, s'embellir : je me représente mon Emilie faisant l'ornement de cette demeure délicieuse, je la vois comme la première mère du genre humain enchantée du spectacle de cette espèce de création, admirer les prodiges qui s'opèrent sous ses yeux. Emilie, nous serons ici comme Adam & Eve dans le Paradis terrestre.

J'espère vous revoir le premier jour de Juin ; puis-je me flatter que le second sera l'époque qui fixera à jamais le bonheur de ma vie ?

Mes Acadiens, vos nouveaux sujets, attendent dans mon antichambre. Je vais leur donner audience.

Le ciel garde mon précieux trésor, ma chère Emilie ! Adieu !

ED. RIVERS.

L E T T R E CXLVI.

A MISTRES TEMPLE, Pall Mall.

Silleri, le 24 Mai.

EMILIE vous a écrit, son cœur paroît un peu plus tranquille; j'ignore ses vues, elle m'en fait un mystere, seulement elle parle d'aller passer une semaine à Quebec. Je suppose qu'elle ne se décidera pas avant le retour de votre frere; nous ne l'attendons que dans dix jours. Il a écrit à Emilie qu'il se fixoit aux terres qu'il est allé voir, qu'il y fera le plus bel établissement possible. N'importe, foyez sûre qu'il retournera en Angleterre, quand même il ne devoit pas y rester. Je voudrois bien que Mistris Rivers se déterminât à revenir ici avec lui. Son projet est trop avantageux pour l'abandonner; le voyage n'est rien, & le climat est le plus sain de l'univers.

Je m'imagine que le Colonel se mariera dès qu'il sera de retour de Montréal, qu'il s'embarquera aussi-tôt après son mariage, qu'il laissera Emilie, & qu'il reviendra nous retrouver l'année prochaine: au moins tel est le plan que j'ai formé dans mon cœur.

C'est dommage que *Mistress Rivers* ne puisse pas supporter patiemment son absence; le desir violent qu'elle a de le voir a dérangé tous nos projets. Nous comptions, *Emilie* & moi, nous former un petit paradis terrestre au Lac Champlain; *Fitzgerald* m'avoit promis d'acquérir quelques terres dans les environs: que nous eussions coulé de beaux jours dans ce nouveau monde, au sein de l'amitié!

Il n'y a rien de certain, rien de stable dans ce misérable univers: l'existence me paroît d'une bizarrerie capable de me dégoûter. Pardon, *Lucie*, je me sens d'humeur à philosopher, & mes idées ne sont déjà que trop noires.

Nous avons formé de si jolis plans d'amusement pour cet été: voilà tous nos projets évanouis. Votre frere étoit l'ame de toutes nos parties. C'est une bagatelle, il est vrai, mais je cherche aujourd'hui à me chagriner.

Je vous charge de rendre *Emilie* heureuse: si vous y reussissez, je ne me plaindrai plus, quand même je devrois la perdre pour toujours. J'ai mille craintes, mille réflexions tristes: si vous saviez ce qu'elle vaut, vous chercheriez à entretenir leur amour plutôt qu'à l'étouffer.

Ma chere *Emilie* va ce matin à *Quebec*; je lui ai promis de l'accompagner, elle m'attend.
Adieu!

Je n'ai pas la force d'écrire : j'ai le cœur serré de douleur : c'est l'effet de votre lettre, depuis que je l'ai lue, je suis dans un abattement affreux. Voilà le premier chagrin que je reçois de ma chere Lucie. Je ne suis pas sûre de vous aimer autant à-présent, que je vous aimois avant d'avoir lu cette fatale lettre. Elle me semble écrite d'un style peu compatissant; ma chere, je ne vous croyois pas si insensible.

Adieu!

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

LETTRE CXLVII.

A MISTRES TEMPLE, Pall Mall

Silleri, le 25 Mai.

J'AI perdu Emilie! Infortunée Isabelle! Elle est partie pour l'Angleterre; le navire a levé l'ancre ce matin; je l'ai conduite à bord, je quitte le rivage.

Elle m'avoit caché son projet jusqu'au moment de son départ. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la retenir au moins jusqu'au retour de votre frere; promesses, prieres, larmes, j'ai épuisé toutes les ressources de l'amitié: tout a

été inutile. „ Non , m'a-t elle dit , je connois
 „ trop ma foiblesse pour risquer de le voir , je
 „ connois trop sa tendresse , je veux lui épar-
 „ gner un combat violent entre son affection &
 „ son devoir. Je n'ai jamais eu dessein de l'é-
 „ poufer qu'avec le consentement de sa mere :
 „ une entrevue à Quebec dans les circonstances
 „ présentes ne pourroit être que fort triste pour
 „ l'un & pour l'autre ; je lui ai donné mon cœur ,
 „ & je l'aime trop pour l'engager à une démar-
 „ che indigne de lui. Dès que je serai arri-
 „ vée à Londres , je verrai sa famille , & dès
 „ que j'aurai rendu mes devoirs à *Mistress Ri-*
 „ vers & à *Mistress Temple* , je me retirerai chez
 „ une de mes tantes en *Berkshire* , où j'atten-
 „ drai l'arrivée du Colonel.

„ J'ai promis à *Mistress Temple* de m'embar-
 „ quer sur le premier navire qui fera voile pour
 „ l'Angleterre ; rien n'est capable de me faire
 „ manquer à ma promesse. ”

Elle ne craint rien pour elle , mais elle se fi-
 gure mille dangers pour son amant.

Elle s'assit plusieurs fois hier pour écrire à
 votre frere , toujours ses larmes l'en empêche-
 rent ; elle eut pourtant assez de force pour lui
 mander sa résolution ; mais ce fut en des termes
 qui me persuadent qu'elle ne l'eût pas exécutée ,
 s'il eût été ici.

Elle s'est rendue au rivage avec un calme apparent qui m'a étonnée, je l'admirois. Dès qu'elle a mis le pied sur le vaisseau, toute sa fermeté l'a abandonnée: elle s'est retirée précipitamment dans la chambre qu'elle avoit retenue, je l'ai suivie, elle a donné un libre cours à sa douleur; ses larmes couloient en abondance, & je n'ai pu retenir les miennes.

On levoit l'ancre, on m'a avertie de me retirer; elle a sauté à mon cou, m'a pressée contre son sein en me disant: „ Dites - lui que „ son Emilie. — ” Ses sanglots l'ont empêchée d'achever.

Jamais séparation ne m'a tant affectée que celle-là. Lucie, aimez-la, aimez-la tendrement: vous ne pourrez jamais l'aimer seulement la moitié autant qu'elle le mérite.

Elle est restée sur le tillac, les yeux fixés sur la nacelle qui nous avoit conduites à bord, jusqu'à ce que le navire a disparu en tournant la pointe de Levi.

A midi.

Je reçois dans l'instant une lettre de votre frere à Emilie, sans cachet, comme je la lui envoie. Je la joins à celle-ci, persuadée que c'est la voie la plus sûre pour la lui faire parvenir: il y en a aussi une de Temple à Rivers

sur le même sujet que la vôtre du 8 Avril.

Adieu! je vous écrirai plus amplement dès que je serai un peu remise. Toute à vous,

ISABELLE FERMOR.

LET T R E CXLVIII.

AMifs MONTAGUE, à Sillieri.

Montréal, le 28 Mai.

Vous voir dans une aisance digne de vous, ma chere Emilie, c'étoit mon unique desir, ma douce espérance, le noble objet de mon ambition. L'ardeur de mon caractère me flattoit que mes vœux seroient remplis en Canada, puisque la fortune me refusoit ce bonheur en Angleterre.

La lettre que vous trouverez ci-jointe détruit ces flatteuses espérances. Il faut que je retourne immédiatement en Angleterre; mon cœur ne me l'ordonnât-il pas, je fais que vous m'en preseriez vous même. Je connois trop la bonté du vôtre pour me flatter de la continuation de votre estime, si j'étois capable de sacrifier je ne dis pas la vie de ma mere, mais seulement sa tranquillité, au bonheur que je desire avec tant

d'empressement , celui d'être à vous sans réserve.

Il faut donc me résoudre à voir ma chere Emilie, le chef d'œuvre des graces, le modele de la vertu la plus pure, dans un état au dessous de sa condition; à la voir privée de ces plaisirs, de ces avantages, de ces honneurs, de cette fortune qu'elle a si noblement sacrifiée à la délicatesse de ses sentimens, &, si j'ose le croire, à la générosité de son attachement pour moi.

Soyez sûre, ma divine Emilie, que les inconvéniens attachés à une fortune aussi modique que celle que je puis vous offrir, seront adoucis, autant qu'il dépendra de moi, par l'estime la plus vive, l'amitié la plus parfaite, l'amour le plus tendre, par ces attentions, ce desir invariable de plaire, dont le cœur seul connoît tout le prix.

La fortune n'a point d'empire sur des cœurs comme les nôtres : nous possédons un trésor au dessus de tout ce qu'elle peut donner, le bien exquis d'aimer & d'être aimé.

Nos ames ouvertes aux sentimens délicats de l'estime la plus vive, aux émotions les plus douces de l'amour, trouvent l'une dans l'autre tous les biens réels.

Je serai à vous dès que j'aurai terminé ici

mes affaires; j'espère avoir dans peu la satisfaction de présenter ma chere amie, ma divine maitresse, & permettez-moi de le dire, ma tendre épouse, à une mere que j'aime & respecte, & à qui vous ferez bientôt plus chere que moi-même.

Mon départ pour l'Angleterre, m'oblige de rester à Montréal quelques jours de plus que je ne l'avois projeté: délai dont je souffre trop pour ne le pas abréger autant qu'il dépendra de moi.

Adieu! Emilie, ma chere Emilie, je manque de termes pour exprimer ma tendresse & mon impatience.

Votre &c.

E. D. RIVERS.

LETTRE CXLIX.

A. Mr. J. TEMPLE, Ecuyer, Pall Mall.

Montréal, le 28 Mai.

JE vous dois mille actions de graces, mon cher Temple, pour votre dernière lettre, quoiqu'elle renverse entièrement le fragile édifice de mon bonheur. Si j'avois pu supposer que mon absence feroit tant de peine à Mistress

Rivers, je n'aurois jamais quitté l'Angleterre; je ne le faisois que pour lui procurer un peu plus d'aifance.

Je sacrifie volontiers tout espoir d'établissement dans ce pays-ci, au plaisir de rendre à son esprit la tranquillité qu'il a perdu par mon éloignement; mais il n'y a point de considération au monde que puisse me faire renoncer à épouser la meilleure & la plus parfaite des créatures humaines.

Que n'ai-je une fortune digne d'elle ! C'est moi seul qui forme ce souhait. Emilie partagera avec un égal plaisir ma pauvreté comme mes richesses : j'espère qu'elle me donnera sa main avant notre départ de Quebec. Mon ami, je connois les avantages réels de l'opulence, je suis trop raisonnable pour les mépriser, j'en jouirois comme un autre : je voudrois seulement qu'on ne les estimât pas plus qu'ils ne valent.

Les richesses procurent une infinité de jouissances qu'on n'obtient point sans elles : elles donnent la puissance, les honneurs, la considération; mais si, pour jouir de ces biens subalternes, il faut renoncer à des plaisirs plus essentiels, plus solides, plus conformes à notre constitution naturelle, je n'hésite pas un moment à donner la préférence à ceux-ci.

La fortune ne peut rien donner de comparable à la douce satisfaction d'être aimé de la plus tendre & de la plus aimable des femmes.

Vous l'avez éprouvé, mon cher Temple, l'ame est dans un engourdissement léthargique sans la douce chaleur de l'amour: je ne puis pas dire que j'aie vécu jusqu'à l'heureux moment où je vis Emilie, jusqu'au moment plus délicieux encore où j'appris qu'elle m'aimoit.

Adieu!

Votre fidele ami

ED. RIVERS.

L E T T R E C L.

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

Silleri, le 1 Juin.

JE ne puis vous entretenir que d'Emilie: ma plume de concert avec mon cœur se refuseroit à tout autre sujet. Lucie, je ne fais combien je l'aime que depuis que je l'ai perdue: j'erre avec inquiétude dans tous les endroits où nous avons été ensemble; chaque lieu me la rappelle, & aucun ne me la rend. Ma mémoire me retrace mille conversations, mille petites

con-

confidences que notre amitié nous rendoit si chères, nos promenades, nos parties de plaisir, nos fantaisies, nos folies; mes larmes coulent malgré moi. La nature est plus belle ici que jamais, on me le dit, c'est en vain, elle n'a plus le don de me plaire.

Je parcours les allées où elle aimoit à se promener avec moi, les bosquets dont l'ombrage frais la charmoit, les cabinets de verdure qui lui plaisoient davantage: je préfère tout ce qu'elle préféroit, tout aigrit ma douleur au lieu de la soulager.

Fitzgérald se prête avec indulgence à l'enthousiasme de mon amitié: il me conduit dans tous les endroits propres à me rappeler l'idée de mon Emilie: il me parle d'elle avec des transports qui me montrent la sensibilité & la bonté de son ame: il cherche à soulager mon chagrin par un redoublement d'attentions tendres & délicates.

Quel plaisir, quelles délices, ma chere Lucie, d'être sincèrement aimée! Folle comme je suis de l'admiration de tous les hommes, celle de l'univers entier n'est plus rien en comparaison de la moindre marque de tendresse que je reçois de Fitzgérald.

Adieu! Faute d'occasion pour vous envoyer

III. Part.

D

ma lettre, je la garderai quelques jours sans la fermer.

Le 4 Juin.

Le Gouverneur donne un bal pour la solennité du jour. Je suis parée pour y aller ; j'irai sans ma chere Emilie : tout contribue à me rendre son absence plus sensible.

Le 5 Juin, au matin.

Nous avons eu la nuit dernière la plus violente tempête : le bal en a été un peu troublé ; il sembloit que le globe alloit se dissoudre.

Le ciel préserve Emilie de tout danger ! j'ai mille craintes pour elle. Grand Dieu ! s'il lui arrivoit quelque accident !

A midi.

Votre frere est de retour ici depuis près d'une heure : il est accouru à Silléri, sans songer à Québec ; il a demandé Emilie, & ne pouvoit pas croire qu'elle fût partie. Mon pere lui a annoncé cette nouvelle qu'il pouvoit lire dans mes yeux.

Je n'entreprendrai pas de vous peindre sa douleur. „ Ciel ! s'est-il écrié, elle est embarquée sans moi ! ” Il étoit hors de lui-même, il vouloit la suivre dans un bateau ouvert, es-

pérant de la rejoindre à Coudre. Mon pere a eu toutes les peines du monde à le retenir, & à lui faire sentir l'impossibilité qu'il y avoit de la rejoindre : les vents ayant toujours été favorables, elle doit avoir passé le fleuve.

Il a envoyé son domestique à Quebec avec ordre d'arrêter son passage sur le premier navire qui partira; son impatience est inexprimable.

Il venoit dans l'espoir d'épouser Emilie & de la conduire en Angleterre. Il se figure mille dangers pour elle, dont il s'imagine que sa présence l'auroit préservée: en un mot il a toute la folie d'un amant éperdu.

Je vous enverrai cette lettre par votre frere, avec plusieurs autres, à moins qu'il ne se présente quelque occasion inattendue de vous la faire tenir plus tôt.

Adieu, ma très chere Lucie ! Vous êtes au port, faites des vœux pour ceux qui voguent à la merci des flots.

Votre amie

ISABELLE FERMOR.

L É T T R E C L I .

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

Le 6 Juin.

VOTRE frere a arrêté son passage sur un fort beau vaisseau qui mettra à la voile le dix: vous pouvez l'attendre à toute heure dès que vous aurez reçu cette lettre que je vous envoie, comme je vous le disois hier, par un petit navire qui ayant sa charge complete part une semaine plus tôt qu'on ne s'y attendoit.

Rivers engage Fitzgérald à former un établissement dans les terres qu'il avoit lui-même en vue sur la rive du Lac Champlain, car pour lui, il ne compte pas revenir ici.

J'empêcherai l'exécution de ce projet, si j'ai quelque empire sur l'esprit de Fitzgérald. L'Amérique n'a plus d'attraits pour moi depuis le départ de mes deux amis. Du reste je n'avois pas d'autre motif de désirer de rester dans ce pays, qu'une petite société amusante dont ils faisoient la meilleure partie.

L'esprit d'émulation auroit soutenu mon courage, enflammé mon imagination, & donné du brillant à mes idées. Emilie & moi nous aurions essayé la force de notre génie créateur:

nous aurions disputé à l'envi l'une de l'autre à qui eût produit les plus brillantes fleurs, planté les plus belles avenues, formé les plus jolis bosquets; à qui eût pratiqué les grottes les plus agréables dans des rochers escarpés; à qui eût mieux appris aux ruisseaux à porter le tribut de leurs ondes pures à nos prairies; à qui eût percé les plus belles vues, formé les plus charmantes perspectives, donné issue aux plus jolies cascades; en un mot à qui eût montré la nature sous de plus belles formes.

Sans cesse appliquées à exercer la fécondité de notre imagination, nous aurions joui paisiblement du plaisir d'embellir le séjour de l'amour & de l'amitié; tandis que nos héros changeant leurs épées en focs de charrue, se feroient occupés de travaux plus utiles, auroient défriché, labouré, semé, recueilli, & fait tout ce qui convient à de bons fermiers; ou pour m'exprimer d'une manière plus poétique

*Ils auroient subjugué cette vaste campagne,
Et dompté son génie altier,*

Aussi rapidement qu'ils conquièrent l'Espagne.

J'entends la Havanne, où l'on m'a dit qu'ils avoient fait glorieusement leur devoir l'un & l'autre, & même un peu plus, si l'on peut dire que dans de telles occasions l'on fasse plus que son devoir: ceci sans vanité.

Enfin leurs travaux utiles auroient eu pour but d'entretenir leur famille, de nous procurer une aisance convenable; nous eussions cherché à leur plaire, à les amuser par nos jeux agréables: juste partage des emplois de la vie humaine suivant l'intention de la nature, malgré l'exemple contraire des stupides sauvages.

A-présent il n'y a plus de fermiere en Canada qui soit digne de mon émulation; de sorte que je ne trouverois plus de plaisir à ces occupations champêtres, dans la supposition même où l'amitié n'eût pas été l'ame principale de nos amusemens.

Dites mille choses gracieuses pour moi à Mr. Temple, à Mistress Rivers, & à ma chere Emilie, si elle est arrivée.

Adieu!

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

L E T T R E C L I I .

Au Comte de ***.

Silleri, le 6 Juin 1767.

IL est très-vrai, Milord, qu'il y a encore des missionnaires Jésuites dans les villages Indiens du Canada, & je crains bien qu'ils n'usent de toutes sortes de moyens pour inspirer à ces peu-

ples de l'averfion pour les Anglois; au moins quelques Indiens m'ont dit eux-mêmes qu'ils étoient furpris & choqués que nous ne leur envoyaffions point de miffionnaires.

Leurs idées de religion font extrêmement bornées, tout eft également chrétien pour eux, & ils ne favent pas préférer une forme de culte à une autre. Ils regardent un miffionnaire comme un bon pere qui vient leur enseigner la meilleure maniere d'adorer Dieu qu'ils croient plus propice aux Européens qu'à eux-mêmes; comme un ambaffadeur du Prince dont il eft le fujet, & conféquemment comme une marque d'honneur & une preuve d'estime. Notre négligence fur ce point comparée à l'attention fage & raifonnée des François au même égard, eft caufe que la plupart des nations sauvages ont toujours eu plus d'attachement pour eux que pour nous.

Les miffionnaires François, en étudiant leur langue, leurs mœurs, leur caractère, leurs inclinations, en fe conformant à leur façon de vivre, en ufant de tous les moyens propres à gagner leur confiance & leur estime, ont acquis un empire presqu'inconcevable fur eux. Les nôtres pourroient aifément obtenir le même avantage, fi nous favions choisir des gens propres à s'infiruer dans leurs bonnes graces, & que nous leur fiffions un fort tel que le mérite

l'importance de leur emploi, & l'utilité que nous en retirerions.

Je crois vous avoir dit, Milord, qu'il yavoit une ressemblance frappante de mœurs entré les Canadiens & les sauvages : je vous en expliquerai la raison : les François n'ont point cherché à donner les mœurs Européennes aux sauvages ; ils auroient difficilement réussi ; ils ont fait tout le contraire : ils ont laissé le payfan prendre l'indolence naturelle aux sauvages en tems de paix , avec leur activité & leur férocité dans la guerre : leur goût excessif pour les amusemens champêtres , avec leur haine du travail ; leur amour pour une vie errante, vagabonde, ainsi que pour la liberté & l'indépendance, en quoi ils ont été merveilleusement aidés par les loix qui sont ici beaucoup plus douces & plus favorables au peuple qu'en France.

Plusieurs officiers distingués dans les troupes de la colonie se sont fait adopter par des tribus sauvages ; & à la honte de l'humanité, il est plus que probable que quelques-uns d'entre eux n'ont pas rougi de conduire les danses funéraires usitées à l'exécution des prisonniers Anglois, même de partager leurs repas horribles, & de les imiter dans tous les excès de leurs cruautés : cruautés qui font frémir la religion & la nature, & auxquelles ces peuples grossiers, que leur
igno.

ignorance excuse, ont été excités par les colonies Françaises & Angloises dont la fureur diabolique alloit jusqu'à promettre des récompenses à ceux qui leur apporteroient les crânes de leurs ennemis. Rousseau de Geneve a fait une grande dépense d'esprit & d'éloquence pour prouver que les nations sauvages étoient les plus vertueuses : j'estime & respecte ce philosophe, j'admire ses écrits ; mais j'aime encore plus la vérité qui, dans cette occasion, ne me paroît pas être de son côté.

Je ne vois pas que l'on doive tant exalter les vertus de ces peuples assez brutalement esclaves de leurs appétits pour ne pouvoir pas se dispenser de s'enivrer d'eau de vie, lorsque l'occasion s'en présente, à un excès si détestable qu'ils commettent alors les plus grands crimes, le meurtre & toutes sortes d'abominations, dont ils conçoivent ensuite les plus cruels remords quand leur ivresse est passée.

Il y a de l'injustice nous accuser de les avoir corrompus, & en particulier de leur avoir donné ce vice qui met l'homme au dessous de la brute : le François & Anglois sont généralement sobres. Il est vrai que nous leur avons donné le poison qui leur fait perdre le peu de raison qu'ils ont : ils ne connoissoient point l'eau de vie avant leur commerce avec nous ; mais doit-

on leur faire un si grand mérite d'une sobriété forcée, lorsqu'ils n'avoient que l'eau de leurs rochers pour satisfaire leur soif?

Si je puis m'en rapporter tant à mes propres observations qu'aux rapports fideles de gens qui ont étudié ces peuples, c'est un fait incontestable que les nations Indiennes les plus civilisées sont les plus vertueuses: ce qui renverse de fond en comble le systême idéal de Rousseau. Au reste, ce philosophe n'est pas le seul qui se soit trompé sur cette matiere; & tous les systêmes semblent s'éloigner de la vérité, au lieu de nous aider à la découvrir.

Le Pere Lafitau, qui nous a donné une savante comparaison des mœurs des sauvages avec celles des premiers chrétiens, nous fait une relation très infidele du caractère des Indiens: il a même l'ingénuité de nous prévenir qu'il supprime tout ce qui contredit son systême, pour ne dire que ce qui lui est favorable. En vérité! voilà un historien bien exact & bien instructif.

Pour moi, je ne cherche point à faire servir la vérité à mes idées favorites, par une aveugle complaisance pour un vain systême, enfant chéri de mon imagination; mais plutôt à la découvrir, soit qu'elle s'accorde ou non avec mon sentiment.

Mes relations peuvent être fausses, soit que

j'aie mal vu, ou que j'aie été mal informé; mais vous n'aurez point d'erreur volontaire à me reprocher.

Les sauvages ont des vertus, sans-doute : l'équité nous oblige d'en convenir. Dire qu'ils en ont plus que les nations policées, c'est le plus étrange des paradoxes.

Votre Grandeur me demande quel est en général, le caractère moral des Canadiens; ils sont simples, hospitaliers, & extrêmement attentifs à leurs intérêts, si ce n'est lorsqu'ils se trouvent en concurrence avec cette paresse innée qui est leur passion dominante.

Ils ont plus de dévotion que de vertu; de la religion sans mœurs; de l'honneur sans véritable honnêteté.

Je vois que par-tout où regne la superstition, le sens moral est extrêmement foible; en effet, le principal motif de vertu cesse d'agir, dès que le peuple se persuade que des cérémonies extérieures peuvent lui en tenir lieu, & que les crimes s'effacent par des prières.

J'ai ouï dire à un homme devenu riche par des moyens illicites, que sa vie avoit été directement opposée aux préceptes de l'Évangile, qu'il espéroit néanmoins que le ciel lui feroit miséricorde, & que pour mériter le pardon de ses péchés, il avoit dessein de faire sa fille ra-

ligieuse afin qu'elle priât Dieu pour lui.

Cette maniere d'être vertueux dans autrui est assurément fort commode pour les pécheurs qui ont des enfans à sacrifier.

J'aurai encore l'honneur de vous écrire par le Colonel Rivers qui nous quitte dans peu de jours ; en attendant, j'ai celui d'être

Milord,

De Votre Grandeur,

Le très humble, &c.

G. FERMOR.

L E T T R E C L I I .

Au Comte de * * *.

Silléri, le 9 Juin.

Milord,

CETTE Lettre vous sera remise par le Colonel Rivers, un des plus aimables hommes que je connoisse, & que je suis charmé de présenter à Votre Grandeur. Sachant combien vous êtes délicat dans le choix de vos amis, & combien il y en a peu à qui vous accordez votre estime & votre confiance, j'ai cru que vous ne seriez pas fâché de connoître un homme digne de l'une & de l'autre : c'est une acquisition précieuse dans un temps où le mérite réel est si rare.

Le Colonel Rivers sent d'avance l'avantage que je lui procure en l'adressant à un homme d'état qui joint la sagesse & l'expérience de l'âge, à la chaleur du sentiment, à la générosité, à la noble confiance, au feu, à la vivacité de la jeunesse.

L'idée de Votre Grandeur au sujet des couvents protestans que l'on pourroit établir ici à l'imitation de ceux que nous avons vus à Hambourg, mérite l'attention de ceux qui sont intéressés à cet établissement, surtout si l'on abolit les couvents romains, comme il y a toute apparence.

La noblesse est surchargée de famille; si l'on supprime les couvents, les nobles ne sauront plus où élever leurs filles, ni où placer celles qui passent l'âge convenable pour le mariage. Les maisons religieuses leur sont d'une grande ressource à ce double égard, & une forte raison pour eux de persévérer dans leur ancienne religion.

Cependant comme il est à propos d'empêcher que les sujets des classes les plus utiles, qui sont les plus basses, n'embrassent cet état, je voudrois qu'il ne fût permis qu'aux personnes de condition de se faire religieuses: ce seroit donc un privilege de la noblesse, & toutes celles qu'on recevroit seroient obligées de faire

preuve de trois quartiers au moins : cette restriction auroit deux bons effets, elle diminueroit le nombre des nonnes, & leur attireroit une certaine considération.

Je leur accorderois le vœu d'obéissance, & leur interdrirois celui de célibat. Elles pourroient quitter l'état religieux pour se marier, comme celles de Hambourg, & non pour aucune autre raison.

Vous vous rappelez, Milord, qu'à Hambourg toutes les religieuses se réservent le droit de se marier, excepté l'abbesse; & qu'ayant dit à celle qui étoit alors à la tête de la maison, que vous trouviez cruel pour une personne jeune & belle, que sa dignité lui ôtât un privilège accordé à toutes les autres religieuses, elle vous répondit avec une vivacité & un sourire agréable : „ O, Milord, j'ai le pouvoir de „ résigner ”.

Le Colonel Rivers vous donnera une plus ample information de tout ce qui regarde cette colonie : il est plus en état de le faire que moi, ayant visité toutes les contrées du Canada dans le dessein d'y former un établissement que des raisons particulières ont fait manquer.

J'ai l'honneur d'être

Milord, &c.

G. FERMOE.

P. S. Ce que vous me dites des religieuses, dans votre dernière lettre, Milord, me rappelle une anecdote singulière à ce sujet. J'étois il y a quelques jours chez une Dame Française qui a une charmante fille, de quinze à seize ans, belle comme un amour. Elle me dit qu'elle alloit se faire religieuse. „ De „ quel couvent avez-vous fait choix, Mademoiselle? „

„ J'ai choisi l'Hôpital-Général: qu'en pensez-vous, Monsieur? ne mérite-t-il pas „ la préférence? „

„ Assurément, Mademoiselle; & je suis „ charmé que vous ne vous fassiez pas „ Ursuline: la règle y est si sévère, que „ vous auriez eu de la peine à la suivre, „ étant aussi jeune, & d'une complexion si „ délicate. „

„ Il est vrai, Monsieur; ce n'est pour- „ tant pas l'austérité de la règle qui m'en „ auroit dégoûtée. Mais l'habit de l'Hô- „ pital-Général ———

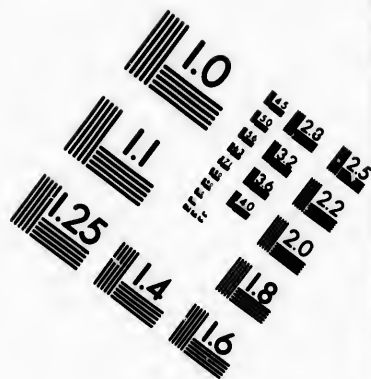
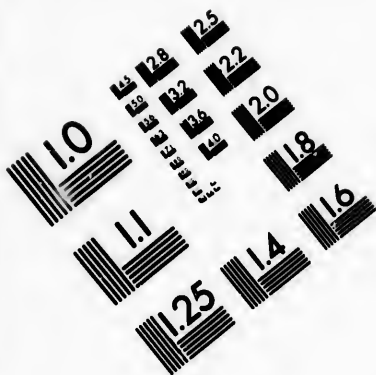
Je souriois.

„ est très-propre ——— „

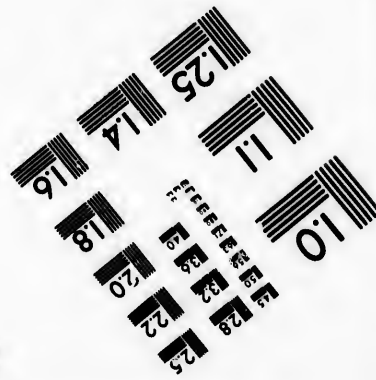
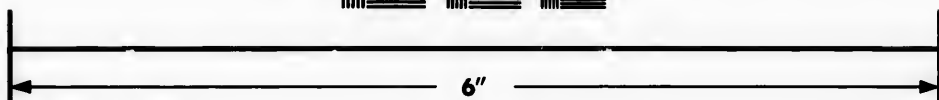
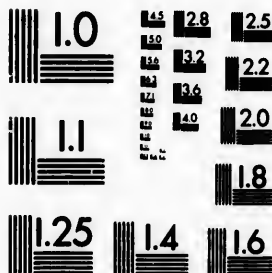
„ Et très-avantageux, Mademoiselle. „

Elle sourit à son tour; je la laissai pleinement convaincue de la sincérité de sa vocation, aussi bien que de la décence &





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
E 128
E 132
E 138
E 142
E 150
E 158
E 166

10
E 166
E 174
E 182

de l'extrême humanité qu'il y a à souffrir que de jeunes personnes embrassent un genre de vie si contraire à la nature, dans un âge où elles sont de si bons juges de ce qui peut les rendre heureuses.

LET TRE CLIV.

A MISTRES TEMPLE, Pall Mall.

Silleri, le 9 Juin.

JE vous envoie cette lettre par votre frere qui s'embarque demain.

Il faut espérer que le temps me rendra son absence & celle d'Emilie plus supportables ; quant à-présent, ma chere Lucie , cette double perte me jette dans un abattement d'esprit qui ne me permet aucune sorte d'amusement.

Je vous en conjure , faites tout l'imaginable pour rendre leur union possible. Lucie , vous le devez : souvenez-vous que c'est à votre sollicitation & pour la consolation de Mistrers Rivers qu'ils ont sacrifié la perspective d'un établissement qui les auroit conduits au bonheur. Ce sacrifice mérite du retour de votre part.

Je voudrois vous en dire davantage ; mais je

suis si désolée, si accablée de tristesse, — la plume me tombe des mains.

Aimez ma chere & tendre Emilie: ne souffrez pas qu'elle ait lieu de se repentir de la générosité de sa conduite.

Adieu! Toute à vous pour la vie,

Votre fidele
ISABELLE FERMOS,

LET T R E CLV.

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

Sillery, le 10 Juin, au soir.

MON pauvre Rivers! Je crois presque que son départ m'a plus affectée que celui d'Emilie: tant qu'il étoit ici, il me sembloit que je n'avois pas tout-à-fait perdu ma chere amie; à-présent je souffre doublement de l'absence de l'un & de l'autre.

Rivers m'a demandé mon amitié pour Madame Des Roches en me disant qu'elle la méritoit toute entiere. Il lui a écrit, & m'a remis sa lettre ouverte avec prieres d'en prendre lecture. Il la remercie, dans les termes les plus affectueux, de ses politesses & de ses atten-

tions pour lui & pour son Emilie : il lui offre ses services en Angleterre au sujet d'une partie de ses biens que quelques gens voudroient s'approprier, sous prétexte que son établissement n'a pas toutes les formalités requises.

Le Colonel m'a avoué, en me remettant cette lettre, qu'il avoit un vif regret de laisser une aussi aimable femme en Canada, & que l'idée de ne la plus revoir lui faisoit une peine infinie. J'aime cette sensibilité, cette attention délicate pour une femme qui mérite beaucoup par son amitié desintéressée pour lui.

Fitzgérald est ici, il fait tout ce qu'il peut pour me consoler de la perte de mes amis : perte cruelle ! absence insupportable ! Lucie, vous les posséderez bien-tôt ; j'envie votre sort.

J'ai occasion d'envoyer la lettre de votre frere à Madame Des Roches, par un François qui est à-présent avec mon pere ; je ne la laisserai pas échapper : ces occasions se présentent rarement. —

A minuit.

Nous parlons sans cesse de votre frere ; je ne fais si c'est pour nous dédommager de son absence, ou pour nous en affliger davantage. J'admire en lui cette tendresse de cœur, j'ai presque dit cette sensibilité de femme, si rare dans

un sexe dont l'éducation est propre à endurcir les affections les plus douces.

Fitzgérald exalte sa vivacité, son jugement, sa générosité, son courage, la chaleur de son amitié.

Mon pere admire sa profonde connoissance du monde, non pas cette défiance générale de tous les hommes à qui l'on donne communément ce nom, mais ce juste discernement des esprits, ce tact intellectuel qui lui fait distinguer à la première vue les caractères vertueux, de ceux dans qui le vice domine, quoiqu'il s'y cache sous des dehors séduisans.

„ J'aime encore dans lui, disoit mon pere,
 „ cette noble franchise, cette droiture d'ame
 „ qui est la base de toutes les vertus.,,

„ Cependant, mon cher papa, vous auriez
 „ souhaité que mon Emilie lui eût préféré
 „ ce fade blondin, cet insipide Baronet, ce
 „ George Clayton, dont tout le mérite est de
 „ n'avoir pas assez d'esprit pour être méchant,
 „ & dont l'ame insensible n'a jamais su compatir
 „ aux malheurs d'autrui.,,

„ Vous vous trompez, Isabelle; je n'exigeois
 „ point une telle préférence d'Emilie, je la crois
 „ impossible; mais, elle avoit des engagemens
 „ avec Sir George; & Sir George est riche.
 „ Vous avez beau dire, l'amour à jeun fait une

„ triste figure. Ma chere, il faut vivre dans
 „ ce malheureux siecle. Nous avons perdu le
 „ goût de ces mêts subtils & délicats, si vantés
 „ dans les Romans, où l'on voit des princes-
 „ ses enlevées d'un palais enchanté par leurs
 „ amans, dîner magniñquement en suçant des
 „ fleurs, & en se defaltérant au bord d'un clair
 „ ruisseau. Nos corps grossiers ont besoin d'une
 „ nourriture plus solide. „

„ Mais, mon cher papa — „

„ Mais, ma chere Isabelle — „

J'ai vu que mon pere prenoit la chose au fé-
 rieux, j'ai changé de conversation ; à-présent
 qu'il ne m'entend pas, je vous proteste que j'ai-
 merois mieux le suc des fleurs & des pattes de
 mouches avec un cœur aussi noble, aussi géné-
 reux que votre frere, que des ortolans & un
 carosse à six chevaux avec un bloc aussi froid
 & aussi insipide que Sir George.

Adieu ! bonne nuit, ma chere Lucie !

Votre fidele

Is. FERMOR.

L E T T R E C L V I .

A MISTRES TEMPLE, Pall-Mall.

Silleri, le 17 Juin.

J'AI reçu & lu un paquet de lettres de ma chère Lucie. Je vous dirai, pour répondre à ce qui en fait le principal objet, qu'avant quinze jours vous aurez le plaisir de voir votre frere. Il n'a pas hésité un moment à sacrifier toutes ses espérances dans ce pays, &, qui plus est, le bonheur d'être uni au tendre objet qu'il adore, à la satisfaction de consoler une mere affligée de son absence.

N'oubliez pas ce sacrifice; j'ai tort de vous le rappeler, la bonté de votre ame m'est trop connue pour qu'il me reste aucune inquiétude sur cet objet. Vous recevrez mon Emilie comme une amie, comme une sœur qui mérite votre estime & votre tendresse, qui a perdu une fortune immense, & encouru la critique amere du public, par son généreux attachement pour votre frere.

Ce que vous me dites de Ladi H— m'afflige & ne me surprend pas: je l'ai connue particulièrement; ses parens la sacrifierent dans la

fleur de son âge à leur avarice & à leur ambition, en lui faisant épouser un vieux gentilhomme qui n'avoit que sa noblesse & ses richesses pour compenser ses infirmités & son humeur bizarre. Ma pauvre amie a succombé victime de ses regrets. Son ame formée pour les délices de l'amitié, les cherchoit en vain dans un cœur usé, & de plus aigri par la maladie. Elle les eut trouvées ailleurs, si sa vertu ne s'y fût pas opposée. Ainsi la tyrannie de ses parens, la tendresse de son cœur, & le sentiment délicat de l'honneur l'ont mise au tombeau.

Ciel! quels reproches son pere barbare doit se faire, s'il est encore sensible aux cris de la nature qui lui redemande sa fille moissonnée comme une tendre fleur, au printemps de ses jours!

C'est une grande pitié, ma chere, que le bonheur ou le malheur de notre vie soit ordinairement déterminé avant que nous en puissions juger sainement.

Entraînées par la coutume, par le préjugé, par l'exemple, nous suivons le torrent de la foule, & nous sommes bien avancées dans la carrière de la vie, avant que nous ayons réfléchi que nous vivons.

Que nous sommes heureuses vous & moi, Lucie, d'être nées de parens qui, loin de for-

cer notre inclination, ont tâché de nous inspirer des sentimens généreux! Ils n'ont point rempli nos cœurs d'orgueil & d'avarice, ils ne nous ont point appris à nous conduire par des vues d'un fordide intérêt dans un choix d'où dépend notre félicité sur la terre; ils ont cultivé les vertus & les bonnes qualités que la nature a mises dans nous; ils nous ont appris à estimer les charmes de l'amitié, à les sentir, à les goûter, à les préférer aux richesses dont ils n'ont point exagéré le prix à nos yeux.

Mon pere, il est vrai, ne donne point dans les idées romanesques que j'aime à l'excès parce qu'elles s'accordent avec la vivacité de mon imagination; jamais aussi il ne m'a parlé en faveur d'un amant qui n'avoit pour mérite qu'une grande fortune: je me souviens même que s'étant présenté un parti avantageux à tous égards, excepté du côté des qualités personnelles, mon pere témoigna, en cette occasion, autant de répugnance que moi-même: c'étoit pourtant un officier de son régiment, qui m'offroit une fortune immense.

Si j'ai quelque connoissance du cœur humain, je dois être heureuse avec Fitzgerald, ou ce fera ma faute.

J'ai pourtant une crainte: si, lorsque nous serons mariés, le calme de la vie conjugale ne

s'accordoit pas avec ma vivacité naturelle, & que l'esprit de coquetterie reprit le dessus? Ma passion pour l'admiration est naturellement forte, & elle s'est prodigieusement accrue par l'ardeur avec laquelle je m'y suis livrée: le succès m'a gâtée sur ce point, car, sans vanité, je plais infiniment aux hommes.

Un certain pressentiment me dit que je serai bien-tôt à même d'éprouver la force de mes bonnes résolutions: mon pere & Fitzgerald ont eu ce matin une conférence ensemble dont j'ai entendu quelques mots, il y étoit question de moi.

Depuis que je n'ai plus personne à aimer que mon cher Irlandois, j'en suis dix fois plus amoureuse. Mon amour est comme les rayons du soleil qui réunis en un seul centre acquerent un plus grand degré de chaleur.

Une de mes surprises, c'est que je ne m'ennuie pas de lui, quoiqu'il soit éternellement à mes côtés; il faut avouer aussi qu'il possède l'art exquis de se varier, mieux que personne au monde. Ce fut cette variation agréable de caractère qui me frappa d'abord dans lui: l'idée d'avoir six amans en un seul me plût extrêmement. Il dit la même chose de moi, & je conviens que nous avons l'un & l'autre une infinité de jolis caprices qui en amour valent tous les mérites possibles.

N'avez

N'avez-vous pas remarqué, Lucie, que la même personne est rarement l'objet de l'amour & de l'amitié? Les vertus qui commandent l'estime n'inspirent pas souvent un sentiment plus tendre.

L'amitié s'attache à des vertus plus réelles, plus solides, telles que la probité, la constance, l'égalité de caractère. L'amour, au contraire, admire sans savoir souvent ce qu'il admire; il se fait une idole pour l'encenser; il change les défauts en perfections; il s'amuse d'une folie, d'un caprice, & pour tout dire en un mot

L'amour est un enfant qui s'amuse d'un rien.

Ecrivez-moi, je vous prie, dès qu'Emilie sera arrivée; je suis d'une impatience extrême. Et mon cher Rivers, où est-il? Qui me donnera de ses nouvelles? Le ciel leur envoie des vents favorables!

Adieu!

Votre amie

IS. FERMOR.

LETTRE CLVII.

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

Sillery, le 30 Juin.

Vous vous trompez fort, ma chere Lucie, dans l'idée que vous vous formez de la

III. Part.

E

société de ce pays. Tout bien considéré, j'aurois mieux vivre à Quebec que dans aucune ville d'Angleterre, excepté Londres; l'on a ici un ton aisé, commode, extrêmement agréable; les objets sont aimables, & le genre des amusemens nous les présente dans ce qu'ils ont de plus attrayant.

Lorsque votre frere & mon Emilie étoient ici, je ne songeois pas à quitter le Canada; mais leur absence laisse dans mon cœur, un vuide difficile à remplir. J'aimai Emilie dès l'enfance, & il y a une douceur particuliere dans ces amitiés, qui naissent avec nous, croissent avec nous & se fortifient à mesure que nous avançons en âge. Il y avoit aussi je ne fais quoi de romanesque & de singulièrement plaisant dans notre rencontre dans cette terre étrangere, où nous ne devons guere espérer de nous revoir après avoir été séparées lorsque le Colonel Montague quitta le régiment où mon pere servoit.

En un mot tout contribuoit à nous rendre cheres l'une à l'autre; & toutes ces circonstances augmentent aujourd'hui l'amertume d'une seconde séparation.

Pour votre frere, je l'aime tant qu'il faut toute la candeur & la générosité de Fitzgerald pour ne pas concevoir au moins quelque ombre de la vivacité d'une telle amitié. —

Une lettre de Madame Des Roches —

Elle déplore la perte de nos deux aimables amis, & me prie de les assurer de son éternel souvenir. Elle félicite Emilie de la possession du cœur le plus digne d'être aimé: elle ne conçoit pas de bonheur plus grand sur la terre que celui d'une femme destinée à passer ses jours avec le Colonel Rivers, à lui donner sans cesse des marques de sa tendresse, à faire passer dans son ame les transports délicieux dont elle doit être enivrée. Elle dit que le ciel lui ayant refusé ce bonheur, elle renonce pour jamais au mariage, à un état où il ne lui seroit plus permis de se souvenir de lui avec tendresse; elle croit qu'il est heureux pour elle que votre frere ait quitté le Canada, parce qu'il lui eût été impossible de le voir avec indifférence.

Ceci entre nous, ma chere; il ne seroit pas prudent de le répéter ni au Colonel, ni à son Emilie. Je voulois leur envoyer sa lettre; mais lorsqu'elle parle de votre frere, c'est une chaleur de style, une effusion de cœur, un épanchement de tendresse, qui ne pourroient que leur causer des regrets en leur montrant l'excès de son affection pour lui: ses expressions sont infiniment plus fortes & plus animées que les termes dans lesquels je vous rends ses sentimens.

J'ai dessein de lier une étroite amitié avec elle , parce qu'elle aime mon cher Rivers : elle aime aussi Émilie , au moins elle se l'imagine , car je doute qu'il puisse y avoir une amitié véritable entre des rivales ; elles feront toujours bien ensemble dans l'éloignement où elles se trouvent l'une de l'autre , & j'espère qu'Émilie lui écrira.

Croiriez-vous qu'elle me demande , comme une grâce spéciale , de lui procurer un portrait de votre frère à son insçu ? Je ne fais si je dois le lui promettre ; & comment la satisfaire sans avoir recours à vous ? Il y a de la folie dans sa demande & encore plus dans ses desirs ; mais comme il y a du plaisir à être folle , je ne suis pas sûre que les principes de ma morale me permettent un refus ; les plaisirs sont si rares dans ce monde , qu'il n'en faut pas diminuer le nombre.

Adieu ! Je suis inviolablement

Votre amie

ISABELLE FERMOR.

L E T T R E CLVIII.

A MISTRES TEMPLE, Pall Mall.

Sillery, le 10 Juillet.

A-PRÉSENT, ma chere Lucie, vous devez jouir de la présence de votre frere & de mon aimable Enlie. Que je suis impatiente d'apprendre leur arrivée! Il se passera encore cinq à six semaines, peut-être davantage, avant que j'aie cette satisfaction.

Pour moi — à vous dire vrai, ma chere, je n'y puis plus tenir, c'est un charbon ardent sur ma langue, ma plume vous l'écrit malgré moi, je suis mariée depuis quinze jours. Mon pere a voulu tenir mon mariage secret pendant quelque temps, pour des raisons qui me paroissent assez légeres; mais cela est plus fort que moi. Je hais les secrets, ils ne conviennent qu'aux politiques, & aux gens dont les pensées & les actions ne peuvent pas supporter le grand jour.

J'ai des idées plus raisonnables que personne sur cette matiere. La Providence nous a donné à tous le don de la parole, & de plus à nous autres femmes, une démangeaison de babiller,

une inaptitude naturelle à garder un secret, comme un excellent moyen d'éventer les systèmes de trahison, & les autres méchancetés que nous tramons continuellement contre nos semblables.

Un homme sensé & très versé dans la connoissance de ses semblables avoit coutume de dire que le secret étoit un être chimérique, qu'il n'y avoit rien de pareil dans la nature : maxime très-vraie, au moins je la crois telle ; & très-falutaire, que je conseille à toutes les meres, les tantes, les nourrices & les gouvernantes d'inculquer profondément dans l'esprit des jeunes Demoiselles.

C'est justement, comme si je disois : voici Madame Fitzgerald ! c'est pourtant encore un secret ici : il ne le fera pas long temps, suivant mes principes, & la nature des choses. Je trouve mon pere bien plaissant : je passerai subitement, aux yeux du public, de l'état de fille à celui d'une femme de six semaines, sans avoir été une nouvelle mariée : en vérité ! cela ne m'amuse point. Mon pere, vous avez beau dire, je parlerai.

L'aimable mari ! poli, galant ! je crois qu'ils le font tous la premiere quinzaine, surtout lorsque le mariage est accompagné de circonstances aussi romanesques & aussi intéressantes que le mien : j'en suis encore enthousiasmée, sûrement

mon enthousiasme m'ouvrira la bouche. Nous nous sommes mariés aux Trois-rivieres, sans autres témoins que mon pere & Madame Villiers qui n'a pas encore divulgué le mystere; aussi je vous la donne pour un prodige de discrétion, & je serois tentée de croire qu'elle n'a que les traits d'une femme.

Les Demoiselles de Quebec sont scandalisées que le Capitaine Fitzgérald soit si long-temps ici; bon, il faut les laisser un peu dans le doute; elles aiment le scandale, chacun doit s'amuser suivant son goût. Adieu!

Fille je vous aimai, femme je vous adore.

IS. FITZGÉRALD.

P. S. De grace, ma chere, mariez Emilie; tout le monde se marie; il n'y a que ma pauvre petite Emilie —.

LETTRE CLIX.

Au Comte de ***.

Silleri, le 10 Juin.

J'AI le plaisir de vous apprendre, Milord, que je viens de marier ma fille au Capitaine Fitzgérald avec qui j'ai tout lieu d'espérer

qu'elle fera heureuse. C'est le second fils d'un Baronet Irlandois, d'une fortune honnête, & il jouit dès à-présent de cinq cens Livres Sterling de revenu, indépendamment de sa commission. Quant aux qualités personnelles, je lui connois de la probité, du jugement, de l'esprit, de l'honneur, & une tendre affection pour ma fille.

Mon départ de ce pays est remis à quelque temps, parce que j'ai dessein d'amener ma fille avec moi, ainsi que son mari, afin de solliciter pour lui une majorité; & je compte dans cette occasion sur les bontés dont Votre Grandeur m'a donné des preuves si marquées dans d'autres circonstances.

Cet événement me cause d'autant plus de joie, que le caractère léger d'Isabelle me faisoit craindre qu'elle ne fit un choix inconsidéré. Leur mariage n'est point encore public, pour des raisons de famille dont il est inutile de vous importuner.

Dès que j'aurai obtenu un congé pour moi & pour Mr. Fitzgérald, je disposerai toutes choses pour notre départ, quoique je quitte avec regret le Canada, surtout dans cette saison.

Ce climat agréable & sain toute l'année est délicieux en été. Un homme à mon âge ne peut guere quitter sans peine la douce & vive
influen-

influence d'un soleil tel que nous l'avons ici. La température y est comme en Italie ou dans les provinces méridionales de la France, sans cette pesanteur étouffante qui accompagne ordinairement les grandes chaleurs en Angleterre.

La vie y est un amusement continuél si l'on veut: tous les jours d'été sont remplis par des parties de campagne les plus charmantes. Il y a ici bonne compagnie, des gens d'esprit & de mérite, & presque autant d'urbanité & d'élé-gance que dans les grandes villes. Je quitterai le Canada dans un temps où l'on voudroit y venir.

Je ne faurois vous dire combien le ton d'une petite société comme celle-ci dépend du caractère personnel du Gouverneur. C'est un bonheur —

Le départ précipité de celui qui se charge de vous faire passer ma lettre en Angleterre, & qu'on appelle à bord, m'oblige de finir subitement.

J'ai l'honneur d'être

Milord,

De Votre Grandeur,

Le très-humble, &c.

G. FERMOR.

 LETTRE CLX.

A Mr. J. TEMPLE, Ecuyer, Pall Mall.

Silleri, le 13 Juin.

Vous avez bien raison, mon cher Temple : rien de plus charmant dans la nature qu'une Angloise vive & enjouée ; je me flatte que vous en faites la douce expérience, vous & *mio caro sposo*. Il seroit à souhaiter que ce caractère fût moins rare : par malheur, mes belles compatriotes, je ne dis pas seulement celles de la capitale, mais toutes les Angloises en général, ont je ne fais quelle espece de réserve, un certain vernis de pruderie qui les rend presque mauffades, qui au moins les empêche d'être aussi aimables, soit dans l'état de fille soit en ménage, qu'elles le sont naturellement.

Ces prudes, craignant de témoigner trop d'envie de plaire aux hommes, tombent dans une espece de misantropie qui confine de près le manque d'éducation : elles s'efforcent de cacher, sous un dédain affecté, cette vive sensibilité de cœur, cette tendresse délicate qui rend doublement aimables celles qui s'y livrent avec confiance.

Leur amitié est symétrisée, contrainte, maniérée ; elles ont toujours la regle & le compas

à la main pour déterminer ce qu'elles peuvent montrer de leurs sentimens; elles semblent douter qu'une femme modeste puisse avouer qu'elle aime, même son mari, & se persuaderoient presque que les affections ont été mises dans nos cœurs pour y rester cachées.

Quel est l'effet de ce beau raffinement? C'est que les Angloises avec autant de droit naturel de charmer qu'aucunes femmes de l'univers, ont le talent merveilleux de plaire moins.

Emilie est-elle arrivée? Je n'ai plus rien à dire. Adieu! —

A midi.

Je reprends ma lettre pour vous annoncer que nous partons dans six à sept semaines: papa vient de me le dire; je suis à-présent la plus heureuse des femmes.

Ce pays-ci est charmant, le climat divin, Silléri un paradis terrestre; mais il y a près d'un an que nous y sommes, l'on s'ennuie de tout avec le temps, n'est-ce pas, mon cher Temple?

Je verrai donc Emilie, j'agacerai Rivers, sans parler de vous & de ma chère petite Lucie.

Adieu! le mariage m'a rendue paresseuse; je crois que désormais Fitzgerald sera mon Secrétaire, excepté pour les billets doux dont je m'acquitterai certainement mieux que lui.

IS. FITZGERALD.

E 6

L E T T R E CLXI.

A Miss FERMOR, à Sillcri.

Douvres, le 8 Juillet.

A RRIVÉE dans la minute, ma chere Isabelle, après un voyage très-agréable, je pars immédiatement pour Londres, d'où je vous écrirai dès que j'aurai vu Mistris Rivers. Je vous avoue que je redoute cette entrevue : Pidée seule m'en fait trembler d'avance ; je la verrai pourtant, je lui ouvrirai mon cœur au sujet de son fils ; après quoi, je la laisserai maîtresse de mon sort : car, malgré l'excès de mon amour pour Rivers, je ne l'épouserai point sans le consentement de sa mere.

Mon cher Rivers ! je suis dans des tranfes continuelles : puisse le ciel le protéger contre les dangers dont je suis heureusement échappée !

Je n'ai que le temps de vous écrire un mot par un vaisseau qui met à la voile pour Québec : un officier qui se rend à bord se charge de vous remettre ma lettre.

Je vous souhaite toute sorte de bonheur. De tendres complimens de ma part au Capitaine Fermor & à Mr. Fitzgérald.

Adieu ! Toute à vous, de toute mon ame,

EMILIE MONTAGUE.

L E T T R E C L X I I .

A Miss FERMOR, à Silleri.

Londres, le 19 Juillet.

J'ARRIVAI ici hier au soir, ma chere Isabelle. Je suis chez une amie, je viens d'envoyer chez Mistrers Rivers, j'attends sa réponse à tout moment; mon impatience est extrême, mon cœur palpite; j'espere, & je crains. Au moins une seule chose lui fera plaisir & la prévientra en ma faveur: mon arrivée lui présage le retour de son fils.

Si la sensibilité rend les personnes qui en sont douées, capables du plus grand degré de bonheur, avouons aussi, ma chere, qu'elle est la source des plus vives allarmes. Ce que je souffre dans cet instant est inexprimable. J'étois sur le point de partir pour la campagne sans voir Mistrers Rivers, sans lui faire dire mon arrivée. Si elle refuse de me voir, si elle me reçoit avec froideur — pourquoi m'exposer à un refus, ou à une reception indifférente? Je devois attendre le retour de Rivers; je me suis trop pressée; ma vivacité m'a séduite. Pourquoi aller importuner sa famille? Je don-

neois tout au monde pour n'avoir pas envoyé ce message : c'étoit seulement pour lui faire savoir que je suis arrivée, que son fils se porte bien, qu'il peut arriver à toute heure, qu'elle---

On frappe à la porte : je tremble sans savoir pourquoi. Un laquais de *Mistress Temple*. Une voiture s'arrête, le cœur me bat, c'est-elle avec son mari, ils entrent.

A une heure.

ILS sont fortis, & reviendront me prendre dans une heure : ils veulent absolument que j'aie dîner avec eux, ils disent que *Mistress Rivers* est impatiente de me voir. *Isabelle*, je n'ai jamais rien vu de si poli, de si délicat, de si affable, que leur conduite à mon égard. Témoins de ma confusion, ils ont fait ce qu'ils ont pu pour me remettre, sans faire semblant de s'en appercevoir. Ils se sont informés de *Rivers*, sans affectation, comme d'une personne qui leur eût été plus chère qu'à moi. Ils m'ont témoigné le plus vif empressement de faire connoissance avec moi, & m'ont demandé mon amitié de la manière du monde la plus flatteuse. Combien *Mistress Temple* ressemble à son aimable frère ! Ce sont les mêmes yeux, même sensibilité, même douceur d'expression ; je ne crois pas qu'il y ait une femme plus charmante sur la terre. Je l'aime déjà, mon cœur se sent

attiré vers le sien : je me suis surprise deux ou trois fois les yeux fixés sur elle avec une attention dont j'ai rougi. Combien les parens de Rivers me sont chers ! Je crains qu'il n'y ait eu de l'impolitesse dans ma confusion ; mais ils ont eu la bonté de ne s'en pas appercevoir.

J'aurois presque oublié de vous dire qu'ils m'ont beaucoup demandé de vos nouvelles, disant mille choses obligeantes & affectueuses de vous & du Capitaine Fermor.

Mon esprit est dans une agitation difficile à décrire : la joie, l'inquiétude, le doute, l'espoir, la crainte, une timidité dont je ne puis triompher, toutes ces passions m'agitent quand je pense que je vais voir *Mistress Rivers*,

Il faut que je fasse ma toilette : je continuerai ma lettre quand j'aurai fait cette visite, & vous en donnerai des nouvelles.

A minuit.

J'ai vu *Mistress Rivers*, ma chere Isabelle : cette entrevue que je redoutois a été la plus gracieuse, & je me la rappelle avec la plus vive satisfaction. Oh ! que je jugeois mal de la meilleure des femmes ! Elle m'a reçue à bras ouverts, comme une mere qui retrouve un enfant chéri qu'elle avoit perdu, elle m'a embrassée, pressée contre son sein ; ses larmes cou-

loient en abondance; elle m'appelloit sa fille, son autre Lucie. Elle m'a fait mille questions au sujet de son fils, elle vouloit savoir tout ce qui le regardoit, jusqu'aux moindres bagatelles, quel air il avoit, s'il parloit souvent d'elle, quels étoient ses amusemens, s'il étoit toujours aussi aimable, aussi beau que lorsqu'il avoit quitté l'Angleterre.

Je lui répondois quelquefois en hésitant, mais avec un plaisir qui transportoit mon ame: je crois n'avoir jamais paru avec tant d'avantage qu'aujourd'hui.

Ne m'accusez pas d'une fotte vanité, si je vous dis que j'avois pris beaucoup de peines pour plaire, que j'avois même fait une toilette un peu plus élégante & plus magnifique qu'à l'ordinaire, dans la vue de justifier la tendresse de Rivers. Vous savez, ma très-chère, que je n'ai jamais été fort vaine pour moi-même, mais je la suis pour lui. Emilie Montague ne recherche point l'admiration, mais l'amante de Rivers doit être admirée de tout le monde: je desire d'avoir toutes les graces, toutes les perfections de mon sexe, pour en faire un sacrifice digne de Rivers, en montrant à sa famille que lui seul peut m'inspirer de la tendresse, que je vis pour lui seul.

Mistress Rivers vouloit que je passasse un

mois avec elle; mon cœur y eût consenti volontiers; j'ai pourtant eu le courage de résister à ses sollicitations & à mes desirs. Je pars dans trois jours pour Berkshire. J'ai promis d'aller demain avec eux à Richmond, c'est une partie que Mr. Temple a eu la politesse de proposer pour moi.

Comme la saison s'avance, les navires se hâtent de mettre à la voile pour Quebec: il en part un demain, par lequel je vous envoie cette lettre. Je vous écrirai encore dans peu de jours par le paquetbot.

Adieu, ma très-chère amie

Votre fidèle.

EMILIE MONTAGUE.

P. S. Surement, le Colonel arrivera bientôt. Vous pouvez juger, Isabelle, combien je serai impatiente jusqu'à son retour.

LETTRE CLXIII.

Au Capitaine FERMOR, à Silleri.

*Douvres, le 24 Juillet,
à onze heures.*

J'ARRIVE, mon cher ami, après un passage assez agréable en lui-même, mais que mes

craintes continuelles pour Emilie ont rendu extrêmement pénible & chagrin. Chaque coup de vent me faisoit trembler pour elle: je me figurois mille dangers imaginaires que ma raison n'avoit pas la force de dissiper.

Nous avions bon vent; notre vaisseau n'a pas laissé pourtant d'être tourmenté par les flots. La mer étoit grosse; & comme ces houles font des marques qu'il y a eu un temps orageux & des vents contraires, je me suis imaginé qu'Emilie avoit essuyé une tempête, & cette idée terrible ne m'a presque pas quittée.

En entrant dans la manche nous avons vu une chaloupe vuide, abandonnée aux vagues, & des débris flottans; j'ai cru que le vaisseau qui portoit Emilie avoit fait naufrage: aussi-tôt j'ai été saisi d'une frayeur mortelle, cette vue m'a percé le cœur: quand nous avons été à terre, je n'osois presque demander si elle étoit arrivée.

Je l'ai fait cependant d'une voix mal assurée, & j'ai eu le bonheur d'apprendre que le vaisseau étoit heureusement arrivé. L'on m'a dépeint tous les passagers & je n'ai pas eu de peine à y reconnoître ma chere Emilie.

Je la reverrai dès ce soir: flatteuse espérance que tu es chere à mon cœur!

Il se présente une occasion de vous envoyer

cette lettre par la Nouvelle York: je vous écris
tandis que l'on me prépare une chaise de poste.

Adieu, mon ami!

ED. RIVERS.

P. S. J'écrirai à ma chère petite Isabelle dès
que je serai à Londres. Je ne saurois vous
exprimer ce que j'ai senti en voyant les
côtes d'Angleterre: j'ai revu ces rochers
blancs avec un transport mêlé de respect;
ma joie eût été complète, sans les frayeurs
mortelles qui m'agitoient. L'on m'avertit
que ma chaise de poste est prête. Adieu!

LET TRE CLXIV.

A Miss FERMOR, à Silleri.

Rochester, le 24 Juillet.

JE suis obligé d'attendre ici dix minutes: un
Canadien qui est avec moi, est allé remettre
quelques lettres dont il s'étoit chargé. Délai
cruel! mais quelqu'impatient que je sois de re-
voir Emilie, je ne puis me résoudre à laisser
seul en chemin un étranger qui s'est confié à
moi.

Pour adoucir l'amertume de ce moment je

commence une lettre pour ma chere Ifabelle. Emilie est heureusement arrivée : je l'ai mandé ce matin au Capitaine Fermor.

Mon cœur est à son aise, & ma joie éclate malgré moi. Mon compagnon de voyage est étonné de la beauté & de la richesse de l'Angleterre depuis ce qu'il a vu dans le comté de Kent. Je lui fais observer tout ce qu'il y a de plus remarquable sur notre route : il est enchanté des points de vue. Je suis si glorieux de mon pays, que mon ame semble se dilater ; l'excès de mes transports vient d'une autre cause. Le jour est beau, le nombre des troupeaux qui paissent sur le panchant des collines, la propreté des maisons, l'air d'opulence qui regne par-tout, doivent nécessairement frapper un étranger qui n'a jamais vu que les graces sauvages de la nature sans culture.

Le Canada a ses beautés, mais elles sont d'un autre genre. Ifabelle, c'est une heureuse disposition, que d'être toujours content où l'on est. A Quebec le Canada me plaisoit plus que l'Angleterre : ici l'Angleterre me plaît davantage.

Mon pauvre Canadien ! il n'a point d'aman-
te à revoir à Londres : il n'est point attendu
par la plus tendre des meres : il ne retrouvera
point une famille à laquelle il est cher.

S'il tarde plus long-temps, je suis déterminé à commander une autre chaise, & à lui laisser mon domestique.

Il vient. Adieu, ma chere petite Isabelle! Je comptois vous envoyer cette lettre de Londres; mais à ce moment il arrive dans l'auberge, un officier de ma connoissance qui va s'embarquer à Douvres pour la Nouvelle York, & qui se charge de vous la faire passer. Adieu!

Votre &c.

ED. RIVERS.

LETTRE CLXV.

A Mifs FERMOR, à Silleri.

Londres, le 25 Juillet.

JE suis le seul ici, ma chere Isabelle, qui conserve assez de tranquillité d'ame pour vous dire que Rivers est arrivé. Il a fait arrêter sa chaise de poste au bout de la rue, & m'a envoyé son domestique pour me dire de prévenir sa mere sur son arrivée, afin de lui épargner les transports d'une surprise capable de lui causer une altération dangereuse. Je suis

descendu à l'appartement de *Mistress Rivers* & lui ai dit que j'avois vu un ami qui avoit laissé son fils à *Douvres*, & qu'il seroit bien-tôt ici. En effet *Rivers* est arrivé quelques minutes après.

Je n'entreprends pas de vous peindre cette entrevue : quoique préparée, elle n'a pas été moins touchante. Nous avons eu toutes les peines du monde à modérer les transports de *Mistress Rivers*, elle s'est presque évanouie. Elle pressoit son fils entre ses bras, l'arrosait de ses larmes, vouloit parler, & sa voix expiroit sur ses levres. *Rivers* n'étoit pas moins affecté, quoique d'une maniere différente. Jamais il ne parut plus beau; une tendresse mâle & affectueuse, le respect filial, une vive joie, répandue sur toute sa personne, lui donnoient un air qu'il est impossible de rendre. Il parloit d'aller dès ce soir en *Berkshire* : cette proposition a paru faire tant de peine à sa mere qu'il a écrit à *Mifs Montague* pour lui dire la raison qui l'empêchoit de l'aller voir aujourd'hui, & que demain nous nous proposons d'y aller tous, dans l'espérance de la ramener avec nous.

Vous l'avez bien pensé, chere *Isabelle* : la nature les a formés l'un pour l'autre. Nous ferons tout pour les rendre heureux : ils le feroient dès demain sans l'extrême délicatesse de

Rivers. S'il étoit à ma place & que je fusse à la sienne, je me laisserois faire le bien que nous lui souhaitons & qu'il ne veut pas accepter.

Lucie me demande. Adieu! Croyez moi pour la vie

Votre fidele
& parfait ami,
J. TEMPLE.

LE T T R E CLXVI.

A Miss FERMOR, à Silleri.

Pall Mall, le 29 Juillet.

ISABELLE, félicitez votre amie. Rien n'égale mon bonheur. Rivers est arrivé, il se porte bien, il m'aime; je suis chere à sa famille, je le vois sans contrainte. Chaque moment me prouve davantage l'excès de son affection; ses attentions pour moi sont inexprimables; ses yeux me disent sans cesse qu'il m'aime plus que la vie.

Je suis pour quelques jours chez sa sœur, il demeure chez *Mistress Rivers*, mais nous sommes toujours ensemble. Nous allons la semaine prochaine à la terre de *Mr. Temple* dans le comté de *Rutland*, ils n'étoient restés en ville

que pour attendre le Colonel. Cette terre n'est qu'à six milles du bien paternel de Rivers, qu'il céda à sa mere lorsqu'il partit pour l'Amérique. Elle le presse à-présent de le reprendre; le Colonel n'en veut pas entendre parler. Il persiste à exiger que *Mistress Rivers* garde sa maison de ville, & continue à vivre indépendante.

Cette conduite pleine de tendresse pour une si bonne mere, me le rend mille fois plus cher, quoiqu'elle nous fasse perdre l'espérance d'être unis. Je ne m'imaginois pas, *Isabelle*, qu'il me fût possible de l'estimer plus que je ne faisois.

Quand nous ne devrions jamais vivre ensemble que sur le ton d'amis, sans espérer une union plus étroite, sa tendresse fera toujours le bonheur de ma vie. Le voir, l'entendre, lui parler, être son amie, être la confidente de ses desseins, de ses pensées, des sentimens tendres & généreux de sa belle ame, c'est pour moi un plaisir délicieux que je préfere à l'empire du monde.

Mes notions de l'amour sont peut-être singulieres, elles n'en sont ni moins justes ni moins naturelles: je les trouve dans un cœur où il n'y a point d'artifice.

Est-ce aux ames vulgaires à juger des sentimens

mens & des transports d'un amour qu'elles n'ont jamais éprouvé ? J'aimerois autant qu'un aveugle jugeât des couleurs.

Les ames sensuelles ou indifférentes s'accorderont à condamner ma tendresse comme une passion romanesque : à la bonne heure ; & que me fait le jugement des ames sensuelles ou insensibles ? Ma chere Isabelle, il y a bien peu de personnes qui soient capables d'aimer. Elles sentent de la passion, de l'estime, même un sentiment mêlé de passion & d'estime, qui imite l'amour ; mais elles ne connoissent point cette flamme pure, cette vive tendresse qui nous met hors de nous-mêmes ; cette généreuse affection qui nous fait sacrifier nos intérêts particuliers, au bien, au bonheur, à la gloire de l'objet aimé ; cette extase délicate qui fait que l'ame absorbée dans l'objet qu'elle adore ne voit que lui dans l'univers.

Oui, mon cher Rivers, je vis, je respire, j'existe pour vous seul : soyez heureux, Emilie n'aura rien à desirer.

Ma chere amie, vous qui connoissez l'amour, pardonnez les transports d'un cœur blessé par ce dieu.

J'espere aussi que vous aurez changé d'état depuis mon départ. Vous méritez d'être heureuse, & je crois Fitzgerald plus capable que

personne de faire votre bonheur, comme il mérite que vous fassiez le sien. Ne différez plus une union qui vous promet de si beaux jours. En vérité, ma bonne amie, je vous ai vu quelquefois vous jouer cruellement de sa tendresse, & j'ai été étonnée qu'avec une bonté naturelle telle que je vous la connois, vous pussiez ainsi tourmenter un cœur qui vous adore. L'en avez-vous dédommagé!

Adieu, ma chere Isabelle!

Votre affectionnée

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CLXVII.

Au Capitaine FERMOR, à Silleri.

Londres, le 1 Août.

LE Lord Comte de *** n'étant pas en ville, je suis allé à sa Campagne à Richemond, & je lui ai remis votre lettre.

Je ne puis assez vous remercier, mon cher ami, de m'avoir procuré l'honneur de sa connoissance : j'ai passé une partie de la journée à Richemond; quel charme dans sa conversation! Sa politesse, son savoir, sa profonde connoissance des hommes, son affabilité, rendent sa

vieillesse charmante : sa vivacité surtout est étonnante. Quel feu, quelle chaleur dans ses discours ! A peine puis-je me croire plus jeune que lui. Qu'étoit-ce à vingt-cinq ans ?

Il m'a chargé de vous dire qu'il emploieroit son zèle & son crédit pour Fitzgérald, & qu'il desire de vous revoir en Angleterre le plutôt qu'il sera possible : il vous estime infiniment.

Nous allons partir pour la terre de Mr. Temple située dans le Comté de Rutland.

Je suis &c.

ED. RIVERS.

LETTRE CLXVIII.

Au Capitaine FERMOR, à Silleri.

Du Comté de Rutland,

Le 4 Août.

JE vous écris, mon cher ami, d'une des plus belles maisons de campagne que l'on puisse voir : la situation est des plus agréables, j'y jouis de la société de quatre personnes qui me sont infiniment chères. Je suis ici comme le maître de la maison, sans en avoir les embarras. L'attention & l'amitié de Temple, la tendresse prévenante de ma mère & de ma sœur ne me laissent rien désirer. Emilie est avec nous,

je goûte un charme inexprimable dans sa présence: elle est adorée de toute ma famille, je la vois sans contrainte, nous vivons dans la même maison, elle est comme ma sœur, nous sommes ensemble sur ce ton d'aïfance que donne l'amitié la plus intime: cependant, je ne suis pas heureux.

C'est que le bonheur auquel j'aspire me fait perdre le goût du bonheur présent. - Je desire avec impatience le moment fortuné qui doit nous unir à jamais; & les difficultés qui naissent de tous côtés, en irritant mes desirs, empoisonnent des jours qui, sans cela, seroient pour moi les beaux jours de l'âge d'or.

La modicité de ma fortune est le plus grand obstacle dans ce séjour du luxe & du faste. Je cherche, j'imagine, je voudrois trouver moyen de mettre cette charmante créature dans un état convenable à mes vœux: cette inquiétude me tourmente, ma raison ne sauroit en triompher.

Je ne puis vivre sans elle, je me flatte que notre union est presque aussi nécessaire à son bonheur. Je crains pourtant de l'exposer aux inconvéniens d'un état de médiocrité, que je dois d'autant plus lui épargner qu'elle les sentiroit fortement à cause de la vivacité de sa tendresse pour moi.

Je n'ai que ma demi-pension, & quatre mille livres sterlings: j'ai toujours vécu avec ce qu'il y a de plus grand en Angleterre: mes connoissances étoient plus proportionnées à ma naissance qu'à ma fortune. Ma mere me presse de reprendre mon patrimoine que je lui ai laissé: elle veut se réduire à vivre ou avec nous ou avec Lucie, ou alternativement chez sa fille & chez son fils. Je m'oppose fortement à ce projet. Je veux que ma mere conserve sa maison de ville & sa maniere de vivre accoutumée.

Temple m'offre une partie de sa fortune, & je l'accepterois, sans cet esprit d'indépendance qui ne me permet pas de recevoir de tels bienfaits, même de Temple, mon ami & mon frere.

J'ai formé mille projets, aucun ne me plaît, aucun ne me paroît d'une exécution aisée. Je dois aller voir demain notre petite terre avec Mistriss Rivers: c'est une partie privée que nous devons faire, elle & moi; nous ne l'avons communiquée à personne. Nous serons seuls, nous parlerons de tout à loisir.

Mon esprit est à-présent dans une agitation inexprimable, mes pensées se confondent & se détruisent; il faut pourtant que je me détermine à quelque chose. Emilie est délicate: elle ne s'accorderoit pas de vivre long-temps chez ma

sœur comme l'enfant de la maison; & moi je ne puis vivre sans la voir.

Je ne me suis jamais informé du bien d'Emilie; je fais pourtant qu'il n'est pas considérable, deux mille livres sterlings au plus, peut-être moins.

Nous saurons nous contenter de peu, encore faut-il vivre décemment. Je ne souffrirai point qu'Emilie, après avoir refusé un carosse à six chevaux, fasse des visites à pied. Il lui faut un équipage, modeste à la bonne heure, mais j'en veux un pour elle: j'ai un grain de vanité pour mon Emilie.

Si ma mere vouloit se résoudre à venir avec nous en Canada, tout seroit arrangé; mon devoir & mon bonheur s'accorderoient ensemble, & dans notre situation présente ils me semblent presque incompatibles.

Emilie paroît au comble de ses desirs: on ne diroit pas, à voir sa douce tranquillité, qu'elle aspire à un autre état que celui dont elle jouit. Elle est mon amie, ma sœur, elle s'en contente, sans desirer une union plus intime. Je ne fais que penser d'une tranquillité qui imite l'indifférence: pourquoi n'a-t-elle pas une impatience égale à la mienne?

La voiture est à la porte, *Mistress Rivers* m'attend.

Mille prospérités au Capitaine Fermor, mon ami, & à tous ceux qui l'intéressent; je crois pouvoir y comprendre à présent Mr. Fitzgérald. Adieu charmante Isabelle !

Votre &c.

E D. RIVERS.

LET TRE CLXIX.

Au Capitaine FERMOR, à Silleri.

Le 6 Août.

J'AI examiné la maison & les terres avec Mistrés Rivers, dans la vue de me déterminer à quelque plan de vie.

Vous ne sauriez croire combien j'ai été agréablement affecté en revoyant cette demeure chérie, qu'une absence de plusieurs années me rend encore plus agréable. Je volois de chambre en chambre, je parcourois précipitamment toutes les allées du jardin, je devois des yeux chaque objet, il n'y avoit pas un arbre, pas un bosquet qui ne me rappellât quelque plaisir, quelque douce pensée. J'ai senti, pour me servir de l'expression pathétique de Thomson, mille petites tendresses tressaillir dans mon cœur, en

revoyant cet heureux théâtre de mon enfance. La présence de ma mere, de cette bonne mere à qui je dois tout mon bonheur, lui donnoit un nouvel agrément.

Mais pour revnir à l'objet de notre voyage, la maison est trop vaste pour la terre, quand même elle m'appartiendroit toute entiere; c'est un défaut que l'on passe aisément.

Il y a plus de meubles qu'il n'en faut pour ma famille, en y comprenant ma mere: ils ne sont pas du dernier goût, mais la plupart sont très bons, & je suppose qu'Emilie m'aime assés pour vivre avec moi dans une maison dont l'ameublement n'est pas tout-à-fait à la mode. Elle est au dessus des petits desirs de la vanité, surtout lorsqu'ils se trouvent en concurrence avec les sentimens de l'amour.

La maison est logeable & nous y pouvons vivre commodément: c'est déjà un point, mais ce n'est pas le principal. De quoi vivrons-nous? cette considération mérite tous nos soins, quoique, comme amans, nous dussions ne nous en pas inquieter extrêmement.

Ma mere me presse toujours de reprendre ce bien; comme elle voit ma répugnance, elle me propose de lui céder ma demi-pension à la place, quoique de moindre valeur, disant qu'elle lui suffira avec son douaire qui consiste dans

deu x

deux cens livres sterlings de revenu, pour entretenir sa maison de ville; car je ne veux absolument pas qu'elle s'en défasse. Outre qu'elle aime Londres, il est bon qu'elle ait une maison qu'elle puisse habiter, au cas qu'elle vint à se dégoûter de vivre avec nous.

Cette proposition est plus acceptable: nous calculerons, l'emple & moi, & si nous trouvons que ma mere ne manque de rien avec le peu dont elle se contente, j'accepterai son offre pour l'amour d'Emilie.

Je crois que ce sera obliger *Mistress Rivers*, que de lui fournir une occasion d'exercer sa générosité & de contribuer à mon bonheur. Je suis tout hors de moi-même depuis cette nouvelle ouverture, je forme mille projets d'amélioration & d'embellissement, je détourne le cours des ruisseaux, je plante des avenues, je forme des bocages, je me promene & me repose sous les ombrages que mes mains ont conduits & ménagés.

La situation de la maison est charmante; & malgré ma passion pour les beautés sauvages de l'Amérique, je sens renaître mon premier goût pour les agrémens plus réguliers & plus doux de mon pays natal. Nous n'avons ici ni cascades, ni îles enchantées, ni aucune de ces vues magnifiques dont les Canadiens ont droit

de se glorifier; mais nous avons des scènes plus touchantes & plus riantes, de belles prairies émaillées de fleurs, des champs couverts de riches moissons, des jardins de délices, tout ce que le bon goût peut inventer de plus élégant & de plus beau, tout ce qu'une culture bien dirigée peut produire de riche & de gracieux.

Je commence à penser que je puis posséder mon Emilie, sans la priver des aïssances de la vie: nous vivrons commodément dans cette retraite, même avec une sorte d'opulence; la retraite a mille charmes pour les amans, & nous saurons la rendre encore plus délicieuse. En un mot, je crois que nous pouvons *vivre* ici, en prenant ce mot dans le sens des amans, & non pas dans celui que lui donne le beau monde, qui ne conviendra jamais que l'on puisse *vivre* sur une petite terre de quatre cens livres sterlings de revenu.

Le temps fera peut-être davantage pour nous; après tout, je suis d'un âge & d'un tempérament à espérer.

Tout le monde ici vous salue tendrement.

Adieu, mon très-cher ami!

ED. RIVERS.

L E T T R E C L X X .

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

Sillery, le 6 Août.

MON pere & Fitzgerald ayant reçu plus tôt qu'ils ne pensoient le congé qu'ils ont demandé, nous nous proposons de quitter le Canada dans cinq à six jours.

Je jouis d'avance du doux plaisir de revoir ma chere Angleterre, de revoir des amis que j'aime si tendrement. Cette joie anticipée ne m'empêche pas de regretter les plaisirs que j'ai goûtés dans ce nouveau monde; je ne croyois pas que les préparatifs de ce départ me seroient si sensibles: je regrette ces charmantes scènes de mille agrémens, les bords fleuris de ces ruisseaux dont nous aimions tant le murmure, Emilie & moi; ces bois où nous avons fait des promenades si agréables avec un petit nombre d'amis choisis: je suis encore attachée à ces magnifiques paysages, à ces situations uniques, à ces beautés grandes & sublimes qui annoncent la main inimitable de la nature qui les forma. Je voudrois transporter tout cela en Angleterre.

Un soupir m'échappe malgré moi, chaque

fois que je passe devant un endroit remarquable par quelque agrément particulier : j'éprouve un attendrissement que ne méritent pas des objets inanimés.

Il faut que je fasse encore une visite aux Noyades de Montmorenci : c'est le moins que je leur dois.

Onze heures du soir.

Je reviens de l'assemblée du Gouverneur, où il y a aujourd'hui quinze jours que l'on m'annonça sous le nom de Madame Fitzgérald : j'ai peut-être oublié de vous le dire. Cette annonce mortifia deux ou trois femmes judicieuses qui avoient décidé sensément que Fitzgérald avoit trop de jugement pour penser à épouser une petite créature aussi coquette qu'Isabelle Fernor. J'ai été fort sérieuse pendant toute l'assemblée, malgré l'envie que j'avois d'être vive & enjouée à mon ordinaire. C'étoit pour la dernière fois que je m'y trouvois, cette idée me chagrinoit. Pour la dernière fois, me disois-je, je quitte avec peine non-seulement tout ce qui m'est cher, mais encore toutes les personnes qui m'avoient été indifférentes jusqu'à ce moment.

Cette idée de dernière fois a quelque chose d'affligeant, lors même qu'il ne s'agit que de

lieux ou de personnes pour qui l'on n'a pas une affection particulière.

Je vais demain prendre congé des Ursulines. Quoique les Nonnes me touchent peu, je ne les verrai pas *pour la dernière fois*, sans être attendrie, & j'en rapporterai ici un air triste & mélancolique.

Je fais chaque jour des visites d'adieu aux paysans de notre voisinage, je leur parle de leurs fermes, je fais de petits présens à leurs enfans, & j'apprends à leurs femmes à être de bonnes ménagères. Je suis l'idole des gens de la campagne, plus de cinq milles à la ronde: ils me disent que je suis la meilleure femme du monde, la plus aimable, la plus généreuse; ce seroit mille fois dommage, ajoutent ces bonnes gens, qu'elle fût damnée.

Adieu! Dites mille choses pour moi à mes bons amis, s'ils sont arrivés.

Le 7, à onze heures.

Je reçois un gros paquet de lettres de Mistris Melmoth pour Mils Montague: je les lui rendrai moi-même, car je ne crois pas qu'elles pussent arriver avant moi en Angleterre.

Adieu! Toute à vous, pour toujours

IS. FITZGERALD.

 LETTRE CLXXI.

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

Silléri, le 7 Août,
à une heure après midi.

J'AI fait ma visite aux Ursulines: elles témoignent beaucoup de regret de me voir partir: elles me promettent leurs prieres pour la prospérité de mon voyage, & quoique bonne protestante, je leur fais gré de cette marque de leur affection.

Il y en a quelques-unes que j'emmenerois volontiers avec moi. Ma petite Nonnette, c'est ainsi qu'on appelle l'aimable fille que j'ai vu prendre le voile, n'a pu retenir ses larmes quand je lui ai fait mes adieux; j'ai vu dans ses yeux une affliction qui m'a extrêmement affecté.

L'ancienne supérieure est aussi fort triste de mon départ: „Ma chere Dame, me disoit-elle, „est-il bien vrai? Est-ce donc pour la dernière „fois? nous ne vous reverrons plus.”

Qu'il y a de douceur à être aimée! Je ne croyois pas être si chérie en Canada. J'ai bien tort de la quitter; peut-être personne ne m'aimera en Angleterre.

Oui, Fitzgerald m'aimera, & je me flatte d'avoir de bons amis dans la famille de ma chere Lucie.

Adieu! je vous écrirai deux mots le jour de notre embarquement, par un autre navire qu'on dit meilleur voilier que le nôtre, & qui pour cette raison doit arriver avant nous.

Aimez-moi, comme vous aime

Votre fidele

Is, FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXII.

A Mistress TEMPLE, Pall Mall.

Silleri, le 11 Août.

Nous nous embarquons demain; j'espere vous embrasser dans moins d'un mois, si le vent continue à nous être favorable.

Je reviens de Montmorenci, où j'ai offert un sacrifice aux Dieux tutélaires de ces lieux que j'ai vu pour la dernière fois.

Fitzgerald étoit seul avec moi; nous avons visité toutes les grottes de ce rocher. Nous avons dîné dans l'île, & après ce frugal repas, nous avons cueilli des fleurs, élevé un autel de gazon, & fait une libation de vin à la Déesse de la riviere, le tout suivant le rit des bons payens.

Nous y sommes restés jusqu'au déclin du jour : circonstance qui, jointe à l'idée de *dernière fois*, répandoit autour de nous une espèce de solennité sombre & lugubre, augmentée encore par le bruit de la cascade, & le sifflement des vents dans le bois.

J'ai mille choses à faire, & je n'ai qu'un moment pour les faire. Adieu!

L'on m'appelle : c'est Madame des Roches ; elle est bien bonne de nous venir voir de si loin.

Le 12.

Nous nous rendons à bord aujourd'hui à une heure. Madame des Roches nous accompagnera jusqu'à sa terre, où son bateau doit venir la prendre pour la mettre chez elle. Elle m'a fait présent d'une belle paire de bracelets ; elle envoie à votre frere un nœud d'épée magnifique, & une belle croix de diamans à Emilie : je suis chargée de toutes ces richesses.

Si nous l'emmenions avec nous en Angleterre — je ne crois pas qu'elle en fût fâchée : j'en ai presque envie. En vérité ! c'est pitié qu'une si aimable femme passe sa vie dans les bois du Canada. De plus, on pourroit la convertir, & le prétexte de la religion peut bien autoriser un enlèvement.

Votre frere est un excellent missionnaire pour

les belles incroyables: celle-ci en particulier est très disposée à l'écouter favorablement. Je crois réellement que je l'enleverai, ne fût-ce que pour le bien de son ame.

Un seul inconvénient m'arrête: si Fitzgérald s'avisait de préférer la tendresse à la vivacité, je courrois des risques; il y a dans les yeux de cette aimable veuve une langueur tout-à-fait séduisante.

Adieu!

IS. FITZGÉRALD.

L E T T R E CLXXIII.

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

Aux Kamaraskas, le 14 Août.

JE multiplie mes lettres en raison de mon amitié: seulement deux ou trois lignes, ma chere amie, pour vous dire que nous sommes arrivés heureusement ici, & que le vent nous promet de continuer à être favorable. Madame Des Roches qui se rend chez elle, se charge d'envoyer d'abord cette lettre à Quebec pour être mise à bord d'un navire prêt à mettre à la voile: je me fers de ces différentes voies de vous faire parvenir de mes nouvelles; afin d'être plus sûre que de tant de lettres vous en recevrez quelques-unes.

Nous avons sur notre navire une Française dont la superstition nous amuse : elle a jetté une partie de sa parure à la mer pour se rendre les vents propices, & a promis je ne fais quelles offrandes à Saint Joseph, patron du Canada, si nous arrivons sans accident en Angleterre. J'observerai à cette occasion que l'absurdité de la superstition moderne égale celle de l'ancienne, & qu'elle ne la surpasse pas. L'espece de folie de cette bonne Dévote a l'autorité des auteurs classiques pour elle : & je me souviens qu'Horace, saisi de peur au fort d'une tempête, promet au Dieu Neptune des actions de grace, & lui voue ses habits dégoutrans de l'eau de la mer.

Le batteau est prêt à recevoir Madame Des Roches : cette séparation me coûte ; & l'affliction peinte dans ses yeux me flatteroit encore davantage, si je ne savois que le souvenir de Rivers & d'Emilie y ont la plus grande part. Elle a écrit quatre à cinq lettres au Colonel depuis que nous sommes à bord, très-tendres sans doute, puis elle les a déchirées : enfin elle vient de lui écrire un simple compliment, comme sur une carte, pour le remercier de ses offres de services. Le billet est court, cérémonieux & indifférent, cependant j'ai vu qu'elle avoit du plaisir à l'écrire parce qu'il s'adresse à

votre frere. Elle me demandoit s'il n'y avoit point d'indécence à elle à lui écrire, & si elle n'eut pas mieux fait de s'adresser à Emilie, j'ai ri de sa simplicité, & elle a signé le billet qu'elle m'a remis en rougissant.

Elle ressemble moins à une veuve Françoisse, qu'à une fille Angloise qui aime pour la premiere fois: au lieu de la vive légéreté des femmes de sa nation, elle a la folle tendresse des femmes de la nôtre.

Peut-être aussi que, quand le cœur est réellement touché, les sentimens de toutes les nations se ressemblent: je n'en doute pas. Seulement, parce que les Françoises sont en général plus coquettes & moins portées à l'amour romanesque, que les Angloises, nous sommes toutes surprises de trouver cette extrême sensibilité d'ame dans une femme où nous ne la supposions pas.

Du reste, toute regle a ses exceptions; & vous pouvez dire qu'à l'égard de l'amour, votre Isabelle semble avoir changé de nation avec Madame Des Roches.

Le vent souffle & enfle les voiles; la belle veuve est priée de se retirer, le capitaine murmure de ce délai.

Adieu, ma chere Madame Des Roches! je l'embrasse *pour la dernière fois*: mot cruel, mot

défolant dont je sens toute l'amertume ; je crains qu'elle ne la sente encore plus vivement que moi : en quittant la dernière amie de Rivers, elle semble quitter Rivers pour toujours.

Encore un regard sur les beautés sauvages & sublimes de la nature, que je laisse derrière moi. Adieu ! cher Canada ! adieu ! demeure fortunée des nymphes bocagères ! Mon cœur se rappellera toujours avec plaisir les heures délicieuses que j'ai passées dans ces lieux enchantés.

Le ciel soit avec ma Lucie, & envoie des vents propices à ses amis !

Je vous aime sur mer comme sur terre.

IS. FITZGERALD.

LET TRE CLXXIV.

A Mifs MONTAGUE.

De l'île de Bic, le 16 Août.

NE m'avez pas d'obligation, ma chère, de vous écrire à bord d'un vaisseau. Je manque ici d'occupation, je vous écris pour mon amusement plutôt que pour le vôtre, mais mon cœur vous donne la préférence.

Nous avons des Françoises avec nous, qu'elles ressemblent peu à Madame Des Roches ! j'en suis excédée, quoiqu'il y ait si peu de temps que nous soyons ensemble.

Le vent est contraire, & nous sommes à l'ancre sous l'île de Bic : Fitzgérald nous propose d'aller dîner à terre ; l'île a une fort belle apparence d'ici, il faut espérer que de plus près elle ne sera pas moins agréable.

A sept heures du soir.

Nous revenons de l'île où nous avons passé quelques heures fort agréables. Nous avons dînés sur le gazon sous le couvert d'un joli bois dont la forme & les arbres plantés les uns au dessus des autres en amphithéâtre & dans une espèce de confusion symétrique, imitent assez bien Silleri pour nous en retracer le souvenir.

Nous nous sommes promenés après le dîné, nous avons cueilli des framboises ; au milieu de notre promenade, lorsque nous nous y attendions le moins, nous avons été agréablement surpris de rencontrer une vue qui traverse toute l'île, & qui certainement a été percée par l'équipage de quelque vaisseau de guerre, tandis qu'il étoit à l'ancre.

D'une petite élévation nous découvrions les deux rives, & toutes les deux ont je ne fais

quoi de grand qui élève l'ame. De quelque côté que l'on tourne les yeux, on voit le fleuve couler doucement; mais du côté du Sud, qui est le plus couvert, l'eau agitée par le vent, notre vaisseau dont tous les pavillons étoient déployés, obéissant au mouvement que lui donnoient les flots, quelques maisons dispersées çà & là que l'on appercevoit dans le lointain au travers des arbres, formoient une perspective des plus charmantes.

Je voudrois bâtir une maison dans cette île: c'est dommage qu'un aussi joli endroit soit inhabité: j'aimerois à être reine de l'île de Bic.

Fitzgerald a gravé mon nom sur l'écorce d'un érable, assez près du rivage: voilà un mari galant, qu'en dites-vous, ma chère? Peut-être pensoit-il prendre possession de cette île pour moi.

Nous allons faire une partie: il faut passer le temps à quelque chose. Adieu, pour le présent.

Le 18 Août.

Il fait un temps charmant aujourd'hui: nous pêchons sous l'île de la Magdelaine; l'air est calme, la surface de l'eau légèrement ridée, autant qu'il faut pour faire danser les rayons du soleil sur les flots, les poissons jouent à fleur d'eau: l'île est à une juste distance pour

nous former un agréable point de vue, en un mot ce parage est délicieux.

J'aperçois une maison dans l'île, dont la situation me paroît si belle, que je ne me soucie plus d'en bâtir une à Bic. Je voudrois bien aller à terre, dans cette maison, pour m'y rafraichir, ne fût-ce que d'un peu de lait, mais on ne peut pas aborder commodément de ce côté. L'île semble d'ici défendue par un rempart régulier de rochers.

Le vent se leve: nôtre pêche est finie pour le présent. Je ne crois pas que nous ayons désormais des journées aussi amusantes que celles-ci. Nous allons perdre la terre de vue: l'idée seule d'aller nous jeter sur le vaste océan me pénètre d'horreur. J'aime à jouir à la fois des quatre élémens, la terre surtout — elle fuit devant nous.

Votre amie

Is. FITZGERALD.

LETTRE CLXXV.

A MISTRESS TEMPLE, Pall Mall.

En mer, le 26 Aoit.

Nous venons de rencontrer un navire de la Nouvelle York qui va à Londres, & comme le temps est calme, le Capitaine de ce navire est venu à notre bord. Fitzgerald lui a présenté une bouteille d'excellent vin de Madere, pour me donner le temps de vous écrire un mot par cette voie, car il se pourroit qu'il arrivât en Angleterre avant nous. Nous nous portons tous à merveille, ma chere Lucie; & j'espere avoir dans peu la satisfaction de vous le dire de vive voix. Je vous envoie tout ce que j'ai griffonné avant que nous eussions perdu la terre de vue, car depuis je n'ai pas eu assez de force pour écrire ni pour faire autre chose.

C'est un grand plaisir, que de rencontrer un navire en mer, & de renouveler avec nos semblables un commerce entièrement interrompu. Je sens à cette heure toute l'inconstance de notre espace: nous nous ennuyons bientôt de la compagnie que nous avons à notre bord, & nous nous imaginons toujours que celle que le hazard nous présente vaut beaucoup mieux.

Ce

Cet esprit d'inconstance a tant d'ascendant sur moi, que j'aurois volontiers changé de navire, si mon pere & Fitzgerald eussent voulu y consentir. J'éprouve la même chose sur terre dans une voiture, lorsque j'en vois une autre passer; & quand j'y réfléchis, je suis bien-aise d'avoir quitté le Canada, avant que d'en être dégoûtée.

Nous avons eu jusques-ici un passage assez desagréable, & un temps à décourager une voyageuse plus intrépide que votre amie : il est étonnant qu'il y ait des hommes, & même des gens riches, qui se fassent marins de profession par goût pour la mer : & quel plaisir peuvent-ils trouver dans ce genre de vie ?

Il faut que l'amour du gain soit bien fort pour leur faire embrasser un état où il n'y a que danger, peine & misere, où ils sont privés de toutes les commodités que peuvent procurer la nature & l'art, de tous les agrémens de la société, en un mot où il sont séparés du reste des hommes. Quelle bizarrerie d'amasser des richesses, par une profession qui les met hors d'état d'en jouir ? La gloire même n'est pas un dédommagement suffisant pour un genre de vie si pénible & si desagréable.

Pour moi, j'aimerois mieux être un petit paysan sur un coin de terre, quelque peu fertile

qu'il fût, mangeant tranquillement un morceau de pain dans une cabane, & cultivant un petit jardin de roses, que Lord Grand-Amiral de la flotte Angloise.

Indépendamment des dangers que l'on court sur mer, le temps que l'on passe sur cet élément ne doit pas être compté dans la somme de notre existence : c'est une misère réelle, au moins pour les trois quarts, & il vaut mieux ne pas exister que de souffrir.

J'ai la mer en horreur ; & dans ce moment tout ce qui m'environne me fait peine : c'est cette vilaine mer qui me met tant de noir dans l'imagination. Je détesterois la vie des marins, quand elle n'auroit pas d'autre inconvénient que de nous tenir attachés ensemble plusieurs semaines de suite, dans un même espace borné, avec les mêmes gens. Cette idée n'est pas supportable.

Sans la ressource des cartes, je serois morte de chagrin, avant que d'avoir fait la moitié de la traversée. Que ne donnerois-je pas pour voir les rochers blancs d'Albion ? Angleterre ! chere Angleterre !

Adieu ! le chagrin me suffoque, je n'en puis pas dire davantage. Je ne vous écrirai pas avant mon arrivée, je ne ferai que m'affliger.

IS. FITZGÉRALD.

L E T T R E C L X X V I .

A MISTRES TEMPLE, Pall Mall.

Douvres, le 8 Septembre.

Nous venons de prendre terre, ma chere Lucie ; nous serons demain à Londres. Nous nous arrêtons un jour en route , parce que mon pere veut présenter Mr. Fitzgerald à un de nos parens qui demeure à quelques milles de Cantorbury.

Quel plaisir de mettre le pied sur la terre ferme ! quel vilain élément que l'eau ! j'en ai encore des vapeurs, quand j'y pense. Je me suis informée ici de votre frere & d'Emilie : car j'étois partie de Quebec avant que je puisse avoir avis de leur arrivée : comme il n'y a pas encore bien long-temps qu'ils ont passé , on m'en a donné de bonnes nouvelles.

Adieu ! Si vous êtes à Londres, vous nous verrez au moment que nous arriverons. Si vous êtes à la campagne, nous vous écrirons sur le champ.

Où trouverai-je Emilie ? je meurs d'envie de la voir. Est-elle encore Miss Montague ?

Adieu ! Toute à vous,

Votre fidele

IS. FITZGÉRALD.

L E T T R E C L X X V I I .

A M I S T R E S F I T Z G É R A L D .

*Temple-houfe,**Le 11. Septembre.*

VOTRE lettre, ma chere Ifabelle, m'est parvenue à la campagne par la poste. Je n'ai pas besoin de vous dire combien la nouvelle de votre heureuse arrivée m'a fait de plaisir.

Tous nos voyageurs sont à terre avec leurs trésors : vous sentez que nous avons eu plus d'inquiétudes pour des amis si chers, que le marchand pour son or & ses épicerics. Vous avez prolongé nos craintes & nos inquiétudes, en revenant dans des temps différens.

J'efpere que l'avenir nous dédomnagera du passé : vous pouvez maintenant faire revivre votre petite coterie, avec une augmentation de quelques amis & amies qui vous aiment fincèrement. Ma chere Ifabelle ! quand aurai-je le bonheur de l'embrasser ?

Emilie, encore Mifs Montague, est chez une de ses parentes en Berkshire, pour terminer quelques affaires avant fon mariage avec le Co-

lonel : car nous nous flattons que tous les obstacles qui s'opposoient à cette union, seront bientôt levés.

Je commence à être un peu jalouse de cette petite Emilie, elle m'enlevra tous les cœurs : elle partage l'amitié de ma mere & de tout le monde.

Nous revenons à Londres la semaine prochaine. Vous prendrez un appartement chez nous en ville, & vous reviendrez à la campagne avec nous : ce seroit nous desobliger que d'agir autrement.

Mon frere est à son petit bien, à six milles d'ici, où il fait quelques changemens pour la réception d'Emilie. Il lui fait préparer un appartement qui sera d'une élégante simplicité : il ne faut pas le lui dire, nous voulons lui ménager le plaisir de la surprise. Sa chambre à coucher, & deux petits cabinets à côté, l'un de toilette, l'autre pour une petite bibliothèque, seront des miniatures ; & la dépense du tout est une bagatelle.

Je suis seule dans le secret : j'ai vu ce matin l'appartement ; il est gai & riant, d'une propreté élégante, il me plaît infiniment. Vous jugez bien qu'on n'a pas épargné les fleurs, parce qu'Emilie les aime à la folie : tous les cadres sont en guirlandes & en festons ; Rivers-

n'a rien oublié de tout ce qui plait à son amante. Il est heureux que les goûts d'Emilie ne soient pas dispendieux; autrement il se ruineroit pour les satisfaire.

Il a commandé une jolie voiture; c'est encore un secret pour Emilie, car elle n'en veut point avoir.

Leur revenu peut monter en tout à cinq cens livres sterlings. C'est bien peu, sans-doute; ce sera assez pour les rendre heureux, vu leur économie & les arrangemens qu'ils ont pris pour ne pas dépenser au-delà.

Mon frère écrira par le premier courier à Mr. Fitzgérald. Nous le saluons tendrement lui & le Capitaine Fermor.

Adieu! Toute à vous,

LUCIE TEMPLE.

LETTRE CLXXVIII.

Au Capitaine FITZGÉRALD.

Bellfield, le 13 Septembre.

JE vous félicite, mon cher ami, sur votre heureuse arrivée & sur votre mariage. Vous êtes plus heureux que moi, mais je vous aime

trop sincèrement pour vous envier votre bon
heur.

Emilie m'a promis de me donner sa main dès
que quelques petites affaires de famille seront
arrangées; je me flatte que ce délai ne passera
pas la semaine prochaine.

Dès qu'elle m'eût fait cette promesse, elle
me pria de lui permettre de se retirer en Berk-
shire jusqu'à la conclusion de notre mariage.
Cette demande me parut raisonnable, j'en sen-
tis la décence & ne m'y opposai pas. Elle me
dit qu'elle avoit aussi quelques affaires à régler
avec la parente qu'elle a dans cette province.

Ma mere m'a fait reprendre mon bien de
patrimoine dont je lui avois laissé l'usu-fruit, &
se contente de ma demi-pension de Colonel.
Elle y perd beaucoup: elle dit qu'elle y gagne
en me rendant heureux. Elle a exigé que je
lui donnasse cette satisfaction; je n'ai pu la re-
fuser, j'ai cru devoir sacrifier ma répugnance à
l'excès de tendresse qui accompagnoit cette
proposition.

Je ferai valoir une partie de la terre par
moi-même: ce qui me mettra en état d'entrete-
nir un petit équipage pour Emilie & pour ma
mere qui vivra la plupart du temps avec nous,
& d'avoir une table honnête & toujours un
couvert pour un ami.

Emilie sera chargée de la basse-cour & du jardin. Elle a une passion pour les fleurs, qui me fait d'autant plus de plaisir, qu'elle sera pour elle une source continuelle d'amusement. L'idée seule de la rendre heureuse me donne tant de satisfaction, que la moindre bagatelle me paroît un objet considérable, dès qu'elle peut l'amuser, ne fut-ce qu'un instant. Je voudrois inventer pour elle de nouveaux plaisirs.

Nous serons heureux, l'un & l'autre; je l'espère, parce que j'ai de justes notions de l'état où je vais entrer : notions d'autant plus sûres qu'elles sont plus éloignées de ces idées romanesques qui ne servent qu'à dessécher la vraie source du bonheur.

J'ai eu, une fois dans ma vie, un attachement assez semblable à celui du mariage, avec une veuve de condition dont j'avois fait la connoissance en pays étranger. J'avois passé près d'une année entière avec elle, séparé du reste du monde dont je m'étois léquestré pour lui consacrer tous mes instans, lorsqu'une fièvre me l'enleva : cette perte me coûta bien des larmes, & je fus long-temps à m'en consoler. Je l'aimois tendrement; mais cet amour, comparé à celui que je sens pour Emilie, est comme un grain de sable par rapport au globe de la terre, ou comme le poids d'une plume relativement à
la

la pesanteur immense de l'univers.

Le mariage est sans contredit l'état de bonheur le plus parfait qu'il y ait sur la terre, lorsque l'estime & l'amour conservent leur première vivacité; mais l'amour est une plante tendre & délicate qui a besoin d'une culture assidue pour conserver sa vigueur, surtout dans le cœur des hommes; je l'avoue en rougissant.

Pour les femmes, elles sont naturellement plus constantes, l'éducation perfectionne en elles cette heureuse disposition: un mari, qui a la politesse, les attentions & la délicatesse d'un amant, sera toujours aimé. Cela n'est pas aussi généralement vrai de notre côté: j'ai vu quelquefois des femmes très aimables, & d'une extrême délicatesse de sentiment, ne pas conserver l'affection de leur mari.

Je fais, mon cher ami, que nous ne devons pas nous attendre que la vie soit un ravissement continuel d'amour; le mariage le plus heureux, n'est guère exempt de quelques momens de langueur: je ferai mon possible pour les éviter, persuadé qu'on le peut.

L'ivresse de l'amour diminuera nécessairement après le mariage: la possession tranquille de l'objet aimé doit rendre la passion moins violente, en faisant cesser les craintes & les espérances qui l'exaltoient. Cette passion tumultueuse

tueuse se transforme alors en une tendresse plus charmante parce qu'elle est plus douce, c'est pour-ainsi-dire, une tranquillité voluptueuse: le plaisir persévère, même sans diminution sensible; il ne fait que changer de nature.

Ma sœur se flatte que vous accorderez quelques mois à son amitié & à celle de Mr. Temple; j'ose joindre mes prières aux siennes pour obtenir la même grace, à laquelle j'ai quelque droit par la vivacité de mes sentimens pour vous.

Ma petite ferme ne peut attirer que des amis de cœur: elle ne m'en plaît pas moins pour cela. Un des plus grands inconvéniens de l'opulence & de la grandeur, est de nous rendre esclaves de mille gens que l'on ne voit que par décence, & sur un ton de cérémonie.

Après tout, je crois que la plus agréable & la plus libre de toutes les conditions est celle d'un petit gentilhomme de campagne qui vit de ses rentes, & qui connoît assez le monde pour ne pas envier les richesses de ses voisins.

Donnez-moi de vos nouvelles, mon cher Fitzgérald, & dites-moi si je puis vous être bon à quelque chose, quoique je puisse bien peu.

Vous verrez Miss Montague avant moi; vous la verrez plus aimable & plus charmante que jamais.

Si Miss Fitzgérald a quelques ordres à me

donner, elle jugera par mon zele du plaisir que j'aurai à les exécuter.

Adieu! croyez-moi pour la vie

Votre fidele &c.

E. D. RIVERS.

L E T T R E CLXXIX.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield, Comté de Rutland.

Londres, le 15 Septembre.

LES marques de votre amitié, mon cher Rivers, doivent flatter particulièrement un homme qui connoît votre mérite aussi bien que moi. Je vous remercie sincèrement & de votre lettre, & de vos offres obligeantes de service, dont j'usurai librement lorsque l'occasion s'en présentera.

Je me réjouis dans l'idée que vous serez bientôt aussi heureux que moi-même. Les notions que vous avez de l'état du mariage sont très-justes surtout par rapport aux mariages d'inclination, & j'ai le bonheur d'en faire la douce expérience.

Jamais je n'aimai si tendrement ma chère Isabelle, que depuis qu'elle s'est donnée à moi. Mon cœur reconnoît combien il lui a d'obligations pour avoir mis son sort entre mes mains. Cette confiance me la rend chaque jour plus chère. J'estime, comme je le dois, ces attentions fines qui donnent sans cesse une nouvelle tendresse à notre affection.

Il est vrai, sa présence ne me cause plus cette émotion tumultueuse que j'éprouvois auparavant; mais je sens toujours un égal plaisir à la voir: une joie aussi vive, quoique plus tranquille.

Je vous avouerai que j'avois une prévention très-forte contre le mariage, si forte que l'amour seul pouvoit en triompher. L'idée d'un lien indissoluble me donnoit de l'aversion pour tout engagement sérieux. Je m'attachai à la plus charmante, à la plus séduisante des femmes, sans penser aux suites que pouvoit avoir le plaisir que je prenois à la voir. Je la trouvois aimable, sans soupçonner que je l'aimois: les douceurs que je goûtois dans sa conversation me paroissoient un pur effet de ces charmes irrésistibles dont tout le monde étoit frappé comme moi. La préférence qu'elle me donnoit sur tout le reste des hommes flattoit ma vanité; je supposois toujours que je pourrois cesser de voir cette syrene enchanteresse, dès

que je le voudrois. Tout cela n'étoit qu'un jeu de mon imagination. L'amour se glissoit dans mon cœur à la faveur d'une méprise flatteuse; & en badinant je me forgeois des chaînes où je me trouvai pris lorsque je ne songeois qu'à m'amuser.

Nous n'avons point encore vu Miss Montague, mais nous partons vendredi pour Berkshire; Mistress Fitzgerald a des lettres pour elle qu'elle fera bien-aise de lui remettre elle-même. Je vous écrirai dès que nous l'aurons vue.

L'invitation de Mr. & de Mistress Temple est trop gracieuse pour que nous ne l'acceptions pas. Nous attendons aussi avec impatience le moment où nos affaires nous permettront de vous aller voir à votre terre.

Adieu! Je suis & serai toujours

Votre ami

I. FITZGÉRALD.



LETTRE CLXXX.

Au Capitaine FITZGÉRALD.

*Stamford, le 16 Septembre
au soir.*

ETANT ici pour quelques affaires, mon cher ami, je reçois votre lettre à temps pour y répondre ce soir. Nous comptons être à Londres d'aujourd'hui en huit jours; & j'espère que ma chere Emilie ne différera pas beaucoup plus à me donner sa main. Je vous envie le bonheur de la voir vendredi.

Je suis enchanté que vous ayez pris le parti du mariage, parceque je ne connois personne qui soit plus propre que vous à faire un bon mari: ce fut la première pensée qui se présenta à mon esprit au premier moment que je vous vis.

Savez-vous, mon cher Fitzgérald, que si votre sœur ne m'eût pas prévenu, je vous destinois pour ma sœur?

Dans ces regards indifférens, au travers de cet air inattentif & sans souci, j'appercevois un sens droit, une raison pure, un cœur sensible qui me faisoient souhaiter que Lucie pût vous

inspirer de l'attachement : je songeois au moyen de vous faire faire connoissance ensemble , persuadé que votre mérite réciproque se feroit bientôt sentir de part & d'autre.

Mais vous voilà si heureusement pourvus tous les deux , que je ne regrette pas que mon projet n'ait point réussi : ou plutôt , il a réussi puisque vous jouissez du bonheur que je voulois vous procurer.

Il y a quelque chose dans votre personne & vos manieres , qui doit plaire infiniment aux femmes. Avec une figure extrêmement agréable , vous avez un air vif & noble qui leur promet un protecteur zélé ; un regard spirituel qui annonce un commerce amusant ; une sensibilité affectueuse qui caractérise un ami & un amant : à quoi je dois ajouter un goût passionné & une attention marquée pour les femmes , avec une indifférence poëe pour les hommes dont la vanité du sexe est plus flattée que de toute autre chose.

Vous êtes de tous les hommes celui que j'aurois le plus craint d'avoir pour rival ; *Mistress Fitzgerald* m'a dit que vous lui aviez tenu le même langage à mon égard.

Heureusement , nos goûts étoient différens. Les deux objets de notre tendresse étoient peu.

être également aimables; mais ce n'est pas la beauté seule qui plaît: le caractère touche pour le moins autant qu'elle. Vous étiez charmé de l'enjouement de Miss Fermor, de sa vivacité, de ce ton de gaieté qui donne de l'ame à tout ce qui l'environne; tandis que mon cœur étoit épris de cette langueur touchante, de cet attendrissement séducteur, de cette douce sensibilité que je voyois dans les yeux & dans l'air de ma chere Emilie, & que je préfere à cette aimable vivacité qui vous touche davantage.

La vraie sensibilité d'ame a un charme vainqueur dont on est affecté malgré soi, lors même que l'on n'en est pas l'objet. Il y a une certaine sensation voluptueuse à être témoin de l'affection qu'un autre inspire.

Il est tard, & mes chevaux sont à la porte.
Adieu!

Votre fidele ami

ED. RIVERS.

LET-

L E T T R E C L X X X I .

A Miss MONTAGUE, à Rose-hill
en Berkshire.

Temple-houfe, le 16 Septembre.

JE n'ai que le temps de vous dire, ma chere Emilie, que le ciel favorise votre amour. Il écarte à jamais l'inquiétude de votre cœur, & de celui de Rivers: des ames aussi sensibles & aussi généreuses sont faites pour goûter un bonheur pur & sans mélange d'amertume.

Vous vous plaigniez, vous & mon frere, de vous trouver dans la dure nécessité de réduire ma mere à un revenu un peu moindre que celui dont elle avoit joui jusqu'à ce moment. Un événement inattendu lui rend plus que ce qu'elle a sacrifié à sa tendresse pour son fils.

Un parent éloigné qui avoit de grandes obligations à son pere, vient de lui en marquer sa reconnoissance en lui envoyant le contrat d'une rente viagere de quatre cens livres sterlings dont il lui fait une donation pure & simple.

Mon frere est à Stamford, & ne fait pas encore cette faveur signalée de la fortune.

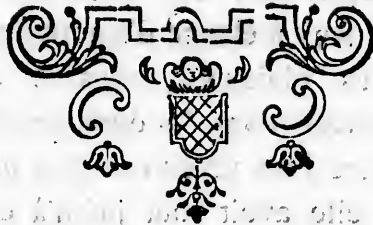
J'aurai de ses nouvelles par le premier cou-
rier.

Adieu ! ma chere Emilie!

Votre affectionnée

L. TEMPLE.

Fin de la troisieme Partie.



Catalogue de quelques Livres imprimés
chez D. J. CHANGUION, ou
dont il a nombre.

Candide en Danemarck ou l'Optimisme des
Honnêtes gens, 12. *Geneve* 1766.

Caractères (le:) de Théophraste, avec les Ca-
ractères de ce Siecle, par M. de la Bruyere.
2 vol. gr. 12. *Amst.* 1759.

Commencemens (les) & progrès de la vraie
Piété, traduits de l'Anglois du Dr. Doddrid-
ge, par J. S. Vernede. gr. 8. *N. E.* 1768.

Commerce (le) de la Hollande, ou Tableau du
Commerce des Hollandois dans les Quatre
Parties du Monde: Contenant des Observa-
tions sur les progrès & les décroissemens de
leur Commerce, sur les moyens de l'amélio-
rer, sur les Compagnies des Indes Orientales
& Occidentales, sur les Colonies, sur les
Loix & Usages mercantils, sur le Luxe, l'A-
griculture, l'Impôt, &c. &c. par l'auteur des
Intérêts des Nations de l'Europe. 3. vol. 12.
1768.

Considérations sur le Commerce & la Navigation
de la Grande Bretagne. Trad. de l'Anglois. 8.

Description exacte des Isles de l'Archipel, par
O. Dapper, avec de très belles figures. in fol.

Dictionnaire du Citoyen, ou Abrégé Théorique
& pratique du Commerce, 2 vol. 8.

Ericie, ou la Vestale, Drame en trois Actes en
vers, par M. Fontanelle.

Essai sur la Marine & sur le Commerce, par
M. Deslandes. 12.

Euphémie, ou le Triomphe de la Religion, Dra-
me, par M. d'Arnaud. *Item.* Mémoires d'Eu-
phémie & Lettre de l'Auteur sur ce Drame.
8. 1769.

Honnête (l') Criminel, Drame en cinq Actes,
par M. Fenouillot de Falbaire. 8. 1768.

~~_____~~ Item. La 3^{me} Edition, re-
vue, corrigée & augmentée de l'Histoire vé-
ritable du Héros de la Piece.

**Lettres du Chevalier Robert Talbot, de la Sui-
te du Duc de Bedford à Paris en 1762, sur
la France, comme elle est dans ses divers dé-
partemens; avec nombre de particularités in-
téressantes, touchant ses hommes en place,
mises en François par M. Maubert de Gou-
vest. 2 vol. 12. 1766.**

**Lettres de M. de Voltaire à ses Amis du Par-
nasse, avec des Notes. 8. 1766.**

**Moissonneurs (les) Comédie en trois Actes,
mélée d'Ariettes, par M. Favart. 8. 1768.**

**Quatre (les) parties du Jour, Poëme imité de
l'Allemand de M. Zacharie. 8. 1769.**

**Royaume (le) mis en Interdit, Tragédie en
cinq Actes en Vers. 8. 1768.**

**Tibere, ou les Six premiers Livres des Anna-
les de Tacite avec des Remarques, par M.
l'Abbé de la Bleterie. 3 vol. 12. N. Ed. enri-
chie de vignettes, médaillons &c. 1768.**

**Voyages (Nouveaux) aux Indes Occidentales,
contenant une Relation des différens Peuples
qui habitent les environs du Grand fleuve
Mississipi; leur Religion; leur Gouvernement,
leurs Mœurs, leurs Guerres & leur Commer-
ce, par Mr. Bossu, Capitaine des Troupes de
la Marine. 2 vol. 12. avec figures. 1769.**

**Histoire d'Emilie Montague, par l'Auteur de
Julie Mandeville; traduite de l'Anglois. 4 part.
12. *Amst.* 1769.**

**Observations physiques & morales sur l'Instinct
des Animaux, leurs Mœurs, & leur Industrie;
ouvrage traduit de l'Allemand de M. le Pro-
fesseur Remarus, avec des Notes du Tra-
ducteur. 2 vol. 12. *Sous presse & paraîtra dans
deux mois.***

